

LA

MORT DE HENRI III,

OU

LES LIGUEURS,

DRAME

En plusieurs Scènes;

PAR CHARLES D'OUTREPONT.

Un prêtre, quel qu'il soit, est dégradé de son caractère sacré, dès qu'il oublie que sa mission sur la terre n'est pas de diviser les hommes, mais de les réunir dans le respect qu'ils doivent aux princes qui les gouvernent, dans l'amour de Dieu, et la charité du prochain.

La Saint-Barthélemi, drame, scène XXXVI.



PARIS.

M. DCCC XXVI.

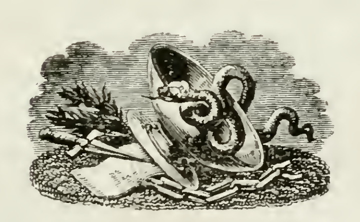
LA

MORT DE HENRI III.

LA
MORT DE HENRI III,
OU
LES LIGUEURS,
DRAME
En plusieurs Scènes;

Par CHARLES D'OUTREPONT.

> Un prêtre, quelqu'il soit, est dégradé de son caractère sacré, dès qu'il oublie que sa mission sur la terre n'est pas de diviser les hommes, mais de les réunir dans le respect qu'ils doivent aux princes qui les gouvernent, dans l'amour de Dieu, et la charité du prochain.
>
> *La Saint-Barthélemi*, drame, scène XXXVI.



PARIS.

M. DCCC XXVI.

PRÉFACE.

Ce drame est écrit dans le même esprit, dans le même système littéraire que ma *Saint-Barthélemi.* Je crois que cette manière de traiter l'histoire est pour le moins aussi naturelle que celle que l'on a adoptée sur nos théâtres; et c'est à Shakspeare que nous en devons les premiers modèles, car l'ouvrage de M. Hénault (François II) est très-postérieur aux tragédies du poète anglais. Je conviens cependant que l'on pourrait mettre encore plus de vérité dans ce genre de composition : ce serait de ne donner à chaque personnage que l'esprit ou le génie que lui accorde l'histoire; mais cette vérité-là, bonne pour des historiens, n'est pas la vérité que doivent suivre les écrivains dramatiques. Si je me trompe à cet égard, aucun de nos poètes tragiques n'a écrit une scène supportable, car je ne pense pas qu'il soit plus permis d'être faux en vers qu'en prose. Alors, on peut reprocher à Racine d'avoir fait Clytemnestre, Andromaque et Phèdre beaucoup trop éloquentes; à Voltaire,

d'avoir prêté à Mahomet, à Vendôme, à Lusignan, une manière de parler qui n'était certainement pas la leur; à M. Delavigne, d'avoir donné à un Paria ignorant tout le charme d'une diction admirable; et à M. Pichat, presque tout le rôle de Léonidas, car les Spartiates connaissaient fort peu les figures de rhétorique, mais ils savaient combattre et mourir pour la patrie, ce qui vaut beaucoup mieux. Bien dire, ce n'est que du talent ou du génie; bien faire, c'est de la vertu.

Un homme de lettres a écrit que, dans ma *Saint-Barthélemi*, le prédicateur et le vieux prêtre *n'ont pas certainement tenu le langage que je place dans leur bouche.* Je réponds que le vieux prêtre parle comme un honnête homme, et je soutiens que tout ce qu'il dit sous ma plume il a pu le dire. Quant au prédicateur, ai-je manqué *à la vérité de caractère*, *à la vérité de sentiment?* C'est cela qu'il fallait examiner. Ce factieux, ennemi des huguenots, ne parle-t-il pas comme il devait ou comme il pouvait parler? et, pour mériter les éloges de mes critiques, fallait-il que je prisse mon ouvrage mot pour mot dans les mémoires du temps? Ce n'est pas ainsi que j'entends le drame historique. Un drame est historique, selon moi, quand il offre dans son ensemble un tableau fidèle des évènemens que

l'auteur a voulu représenter; Coriolan de Shakspeare, par exemple, est un ouvrage de ce genre, et la Mort de César, par Voltaire, en serait un également, si l'action, pour être tout-à-fait vraisemblable, marchait avec moins de rapidité, et qu'elle durât le temps nécessaire au développement des passions. Mais quant au dialogue, l'auteur doit le tirer de son propre fond, et pourvu que les personnages ne fassent et ne disent rien de contraire à leurs caractères connus, ils sont vrais. *Joad* est d'une vérité admirable, quoiqu'il n'ait pas prononcé dans sa vie une seule phrase à la manière de Racine.

On me demande un style qui ne plairait nullement au théâtre, quand même on y jouerait des tragédies en prose. Je ne conçois pas que ce qui serait détestable à la représentation puisse être excellent dans un livre. Le drame historique *a ses licences*, sans doute, mais je crois que ce serait abuser de la permission, que de partir de là pour être plat et trivial.

Il est un principe applicable à tous les arts d'imitation, c'est qu'ils doivent embellir ce qu'ils imitent, sans altérer la ressemblance. Otez cette condition, et les poètes, les romanciers, les peintres, les sculpteurs, ne seraient plus que de pâles copistes de la nature. Tout le monde sait que Louis XV avait la voix la plus

fausse de son royaume, comme le dit Jean-Jacques. Eh bien, si ce roi paraissait sur un de nos théâtres lyriques, faudrait-il que l'acteur nous écorchât les oreilles pour être vrai? Demanderons-nous à un sculpteur de représenter Alexandre de Macédoine très-mal fait et la tête penchée de côté? Ce serait cependant la vérité, mais quelle vérité? A qui pourrait-elle convenir, si ce n'est à un comédien dont la voix serait naturellement fausse, et à un sculpteur qui ne connaîtrait ni l'anatomie, ni la belle nature?

Donnons un exemple du vrai dans les arts tel que je l'entends : Voici ce que répond un vieux sauvage des montagnes d'Écosse à un tyran qui le tient en prison. *Murdock, le tyran.* « Et que feriez-vous pour détourner le coup qui « vous menace? Peu m'importe d'ailleurs le motif « qui vous fait désirer de l'éviter? *Mac-Eag, le* « *sauvage.* Je ferais... tout ce qu'un homme peut « faire sans cesser de mériter le nom d'homme. « *Murdock.* Mériter le nom d'homme! croyez- « vous le mériter, vous qui vous êtes toujours « conduit en loup féroce? *Mac-Eag.* Oui, je suis « un homme comme mes ancêtres. Tant que nous « fûmes enveloppés du manteau de paix, nous « étions des agneaux; il nous fut arraché, et vous « nous appelez des loups. Rendez-nous les ca- « banes que vous avez brûlées, nos enfans que

« vous avez massacrés, nos femmes que vous « nous avez ravies : cherchez sur les gibets, sur « les créneaux de vos murailles, les cadavres « mutilés et les crânes blanchis de nos parens; « réunissez-les, dites-leur de vivre pour notre « bonheur, et nous serons vos vassaux et vos « frères. Jusqu'alors, que la mort, le sang et la « vengeance tirent entre nous un sombre voile « de division. » Si ce morceau n'était pas de Walter-Scott (*), on dirait peut-être que le sauvage parle avec beaucoup trop d'éloquence, et l'on aurait tort, car ses sentimens sont vrais, quoique embellis par le talent; il n'en faut pas davantage : voilà les arts d'imitation. Le romancier anglais connaît la vérité du génie; celle que l'on veut introduire aujourd'hui dans notre littérature n'est que la vérité de l'impuissance.

Ce dernier mot me rappelle à moi-même et m'oblige de réclamer l'indulgence du lecteur. Mon sujet était très-difficile à traiter; je ne sais si j'en ai tiré tout le parti possible, mais mon intention a été de faire voir que le fanatisme religieux est aussi redoutable aux princes qu'aux peuples, et que c'est la maladie la plus dangereuse qui puisse attaquer le corps social.

Quand on compare le clergé catholique de

(*) Dans l'*Officier de fortune*, t. II, chap. 13.

nos jours aux moines du temps de la Ligue, on se croit transporté dans un autre univers. Gloire à la saine philosophie! Les Pigenats, les Bourgoins, les Cléments, sont morts et ne ressusciteront pas. On ne prêchera plus la rébellion dans les cloîtres, dans les confessionnaux, dans la chaire; la religion ne sera plus un glaive sacré, suspendu sur la tête des rois. Lorsque le fils de Marie faisait entendre aux Juifs la morale la plus sublime, aurait-on pu croire qu'un jour ses disciples se couvriraient de son humble manteau pour cacher leur ambition et le poignard du parricide? Qu'il y a loin, grand Dieu! des préceptes de l'Évangile au meurtre de Henri III, aux sermons des factieux vendus à la maison de Lorraine. Mais, heureusement, ces temps déplorables sont engloutis dans un abîme qui ne rend jamais ce qu'il dévore.

Avant de terminer cette préface, j'avertis le lecteur que cet ouvrage est aussi pur de tout esprit de parti que mes *Dialogues des Morts* et ma *Saint-Barthélemi.* Mais comme on a dit (*) que j'avais montré, dans ce drame historique, moins de haine pour les choses que pour les personnes, je vais répondre en peu de mots à ce reproche. D'abord la distinction me paraît tout-

(*) Dans *la Gazette de France* du 15 août 1826.

à-fait sophistique, car il est impossible de séparer ici les choses des hommes, et quand l'on hait ceux-ci à cause de leur crime, comment pourrait-on ne pas haïr le crime? Ce n'est pas Charles IX, *roi*, que je flétris dans mon livre, mais Charles IX *conspirant contre ses sujets;* ce n'est pas Charles de Lorraine, *cardinal*, que je livre au mépris public, mais Charles de Lorraine, *un des auteurs de la Saint-Barthélemi;* et, dans l'ouvrage que je publie aujourd'hui, mon indignation s'arrête à Jacques Clément et à ses complices : les fautes et les crimes sont personnels. Pour tout homme raisonnable, la Saint-Barthélemi, la mort de Henri III, la conspiration des poudres, etc., ne sont pas plus des armes contre la religion en elle-même, qu'une tempête n'est un argument contre l'utilité de la navigation.

J'ai toujours rendu un respectueux hommage au vrai christianisme, car je ne connais rien de plus beau en morale que les préceptes de l'Évangile, rien de plus attendrissant, de plus sublime, que le caractère et la mort de Jésus. Mais si cette manière de penser m'inspire du respect pour le clergé catholique, quand il se rend digne par ses mœurs et par ses vertus de la sainte mission que lui prescrit l'Évangile, je dois nécessairement mépriser les mauvais prêtres, et

je n'en connais pas de plus criminels que les moines du temps de la Ligue (*). Assassiner son roi en invoquant le catholicisme, qui ordonne de servir et d'aimer les puissances légitimes, c'est mêler le sacrilége au régicide, c'est armer l'Éternel du glaive des factions, c'est suspendre à la croix de Jésus le poignard du crime.

(*) « Bourgoin, prieur des jacobins, fut tiré à quatre « chevaux. On ne put arracher de lui que ces paroles : *Nous « avons bien fait ce que nous avons pu, et non pas ce que « nous avons voulu*. Ce qui a fait croire que Henri IV devait « aussi être assassiné en même temps. Le sieur de Rouge- « mont fut arrêté comme accusé d'avoir voulu faire le coup. » Cayet, *Chronologie novennaire*, t. I, p. 228.

PERSONNAGES.

HENRI III, roi de France.
HENRI DE BOURBON, roi de Navarre.
Le duc DE MAYENNE, lieutenant-général de l'état royal et couronne de France.
La duchesse DE MONTPENSIER, sœur du duc de Mayenne.
Le duc D'AUMALE, gouverneur de Paris.
Le cardinal DE LENONCOURT.
Le duc D'ÉPERNON.
Le duc DE NEVERS.
Le vicomte DE TURENNE.
ANNE D'EST, mère du duc Henri de Guise.
CATHERINE DE CLÈVES, veuve du duc de Guise.
Le baron DE ROSNY.
Le P. AUGER, confesseur du roi.
BOULOGNE, chapelain du cabinet.
JACQUES CLÉMENT, BOURGOIN, prieur, BRUSSEAU, MERGY, jacobins.
FRÈRE THOMAS, FRÈRE CHARLES, FRÈRE GRÉGOIRE, capucins.
LINCESTRE, curé de Saint-Gervais.
PIGENAT, curé de Saint-Nicolas-des-Champs.
BOUCHER, curé de Saint-Benoît.
JEAN LEFÉVRE, confesseur à Saint-Benoît.
LAUNOY, chanoine de Soissons.
Deux pénitens.

BUSSY-LE-CLERC, gouverneur de la Bastille.
D'AUBIGNÉ.
LA ROCHEBLOND, } Seize.
COMPAN, } Seize.
CRUCÉ, } Seize.
LA CHAPELLE, } Seize.
LAGUESLE, procureur-général.
SANCY, colonel des Suisses.
BELLEGARDE, premier gentilhomme de la chambre.
La mère de Jacques Clément.
PORTAIL, chirurgien.
MAYNEVILLE, aide-de-camp de Mayenne.
DAVID, avocat.
Un royaliste.
Un gentilhomme de service.
Un officier de Henri de Bourbon.
Un valet de la duchesse de Montpensier.
Un valet de M. de Laguesle.
Moines.
Ligueurs.
Pénitens, personnages muets.
Gardes de Henri III.
Peuple.

LA

MORT DE HENRI III,

OU

LES LIGUEURS,

DRAME.

SCÈNE PREMIÈRE.

(A Paris, chez la duchesse de Montpensier).

LA DUCHESSE DE MONTPENSIER, LE DUC DE MAYENNE.

MONTPENSIER.

Mon frère, nos affaires ne vont pas bien : je crains que les pronostics de Reims ne se réalisent point (1). Ce malheureux d'Aumale, qui s'est laissé battre à Senlis...

MAYENNE.

On n'est pas toujours heureux. Espérons cepen-

dant que les Parisiens, qui viennent de me rappeler d'Alençon pour les défendre, opposeront une vigoureuse résistance. Mais, quelle que soit l'issue de la guerre, je ne me repentirai jamais d'avoir refusé la paix avec mépris. Le lâche! il fait assassiner mes deux frères, et ne rougit pas de m'écrire pour me prier d'oublier ses crimes et d'accepter le gouvernement du tiers de la France (2).

MONTPENSIER.

Vous avez bien fait de rejeter ses offres : tout ou rien. Au reste, cette conduite n'a rien qui m'étonne; elle est digne de lui... Je ne tiendrai donc jamais sous mes ciseaux la sotte tête de l'amant de Joyeuse (3).

MAYENNE.

Si elle est un jour en mon pouvoir, je ne pense pas que je me contente de la faire raser.

MONTPENSIER.

Il ne mérite sans doute aucun ménagement de notre part, mais j'aimerais mieux que d'autres se chargeassent de venger nos frères. Notre bonne étoile nous tirera de la crise où nous sommes. J'espère toujours que le parlement, les prédicateurs, la Sorbonne, et surtout le pape, enfanteront une victime qui se dévouera pour nous.

MAYENNE.

C'est ce qui pourrait nous arriver de plus heu-

reux, car il ne faut pas se dissimuler que, si Valois et Bourbon viennent assiéger Paris avec une armée forte de plus de quarante-cinq mille hommes (4), nous résisterons difficilement.

MONTPENSIER.

Vous comptez donc les provinces pour rien?

MAYENNE.

Pas absolument pour rien, mais pour fort peu de chose. Nous savons, par expérience, que la capitale entraîne presque toujours avec elle le reste du royaume. Valois, abandonné d'une grande partie de la France après la journée des Barricades...

MONTPENSIER.

Jour funeste où le duc, victorieux en apparence, a perdu la couronne; il l'avait dans ses mains et n'a pas osé la garder! Cette faute pèsera toujours sur les destinées de notre maison... Si nous pouvions empoisonner de fanatisme quelques ligueurs qui croiraient commettre une action agréable à Dieu en tuant Valois, ce serait un coup bien heureux pour nous.

MAYENNE.

Et d'autant plus heureux qu'il réduirait à rien la fatale négociation de Diane d'Angoulême (5).

MONTPENSIER.

On m'a parlé hier d'un jeune jacobin dont il serait possible peut-être de faire quelque chose.

MAYENNE.

C'est une plante qu'il faut arroser, si elle existe.

MONTPENSIER.

Aussi est-ce bien mon intention, car j'ai fait dire au curé de Saint-Gervais de passer aujourd'hui chez moi. Ce Lincestre est un de nos plus zélés ligueurs; son influence pourra nous être utile (6).

MAYENNE.

Je veux le voir et l'accabler d'honnêtetés. Que ne fait-on pas pour un trône?

MONTPENSIER.

Et surtout pour le trône de France.

MAYENNE.

Je prévois cependant que, si j'y monte un jour, j'aurai bien de la peine à gouverner cette canaille et les moines.

MONTPENSIER.

Eh! mon frère, nous irons à la messe, et la France sera contente.

MAYENNE.

Cela ne me paraît pas aussi clair qu'à vous: Bourbon a des partisans et une armée.

MONTPENSIER.

J'en conviens, mais il a contre lui sa religion, et, qui plus est, la bulle du pape qui l'excommunie et le déclare inhabile à régner (7).

MAYENNE.

S'il était vainqueur, la colère du Saint-Père ne serait plus un obstacle, et je serais peut-être excommunié à mon tour : les papes sont ordinairement pour les plus forts (8).

MONTPENSIER.

Eh bien, tâchons de l'être.

MAYENNE.

Ou pour les plus adroits.

MONTPENSIER.

Je vous comprends.

MAYENNE.

Ne perdez donc pas de vue votre jacobin.

MONTPENSIER.

Soyez tranquille.

SCÈNE II.

LES MÊMES PERSONNAGES, LINCESTRE.

LINCESTRE.

Je m'empresse de me rendre aux ordres de madame la duchesse.

MAYENNE.

Nous n'avons pas le droit de donner des ordres

à un homme tel que vous, monsieur le curé. Votre noble caractère et les saintes fonctions dont vous êtes chargé commandent l'estime et le respect.

LINCESTRE.

Monseigneur veut bien franchir à mon égard la distance immense qui le sépare d'un simple serviteur de Dieu, et se rapprocher...

MAYENNE.

A ce titre, Monsieur, nous sommes égaux, car je sers aussi la religion que vous défendez avec tant de zèle.

MONTPENSIER.

Mon frère sait ce qu'il doit à vos vertus et à votre haine pour deux rois hérétiques que le souverain pontife a repoussés du sein de l'Église.

LINCESTRE.

Que n'a-t-il pu les foudroyer en les excommuniant!

MONTPENSIER.

Surtout Valois, car c'est lui principalement dont il serait heureux que la France fût délivrée.

LINCESTRE.

Jamais nous ne reconnaîtrons pour roi l'allié de Bourbon, pour roi un homme que le pape a condamné aux flammes éternelles, un traître qui a appelé des étrangers en France pour y opprimer la

religion (*). Qu'il aille régner en Pologne ou sur des hérétiques qui lui ressemblent.

MAYENNE.

Non, monsieur, non: la punition ne serait pas assez forte.

MONTPENSIER.

C'est pour vous parler sur ce sujet important, M. Lincestre, et des moyens d'arrêter Valois dans ses progrès, que je vous ai fait prier de venir me voir.

LINCESTRE.

Madame la duchesse m'honore beaucoup trop; mais en vérité je me crois digne de sa confiance, car je suis prêt à faire et à prêcher tout ce qui pourra assurer le triomphe de la sainte Ligue et la perte de l'exécrable Hérode (9) qui marche sur Paris.

MAYENNE.

Il est malheureusement trop certain que, si un coup du ciel ne nous sauve pas...

LINCESTRE.

Vous pouvez compter sur un miracle, monsieur le duc. Dieu ne permettra jamais que votre noble maison soit écrasée par un impie.

(*) Les ligueurs disaient que Henri III avait fait venir les Reitres pour les opposer au duc de Guise.

MONTPENSIER.

Je le pense aussi, mais aidez-vous, Dieu vous aidera, est une vérité d'un grand sens.

LINCESTRE.

Je crois vous comprendre, madame.

MONTPENSIER.

Si l'on pouvait trouver un homme assez courageux pour oser nous débarrasser du traître...

MAYENNE, à sa sœur.

Ne m'avez-vous pas parlé d'un jeune jacobin?

MONTPENSIER, à Lincestre.

Vous le connaissez peut-être.

LINCESTRE.

Son nom?

MONTPENSIER.

Jacques Clément.

LINCESTRE.

Tout Paris le connaît; c'est le plus grand ennemi de Valois. Toujours au milieu du peuple à qui il prêche la haine du tyran, il ne paraît respirer que pour la religion et la grandeur de votre illustre famille; en un mot, c'est un autre moi-même.

MAYENNE.

Abstraction faite de cette sainte ferveur qui l'honore beaucoup à mes yeux, quel est son caractère?

LINCESTRE.

Sombre et mélancolique.

MONTPENSIER.

C'est l'homme qu'il nous faut.

MAYENNE.

Son âge?

LINCESTRE.

Vingt-deux ou vingt-trois ans.

MONTPENSIER.

A cet âge on n'écoute que ses passions bonnes ou mauvaises : Dieu l'a créé pour nous. (A Lincestre.) Je vous prie de me le présenter le plus tôt possible.

MAYENNE.

Nous n'avons pas de temps à perdre, car à peine me reste-t-il six mille hommes de bonnes troupes pour défendre la capitale.

LINCESTRE.

Je crois qu'il conviendrait, avant de nous ouvrir à Clément, de parler à son prieur Bourgoin; celui-ci pourrait le préparer à la proposition que vous voulez lui faire.

MONTPENSIER.

Rien de mieux, mais que tout cela ne traîne pas en longueur.

LINCESTRE.

Je vais voir à l'instant même la personne en question, et je vous rendrai compte de ma visite ce soir au plus tard.

MAYENNE.

Si vous réussissez dans votre pieux dessein, vous pouvez compter sur mon estime et ma reconnaissance.

MONTPENSIER, elle lui offre une bague enrichie de brillans.

Acceptez cette bagatelle, Monsieur le curé : il y a long-temps que je n'ai eu le plaisir de vous offrir quelque chose.

LINCESTRE, en prenant la bague.

Madame la duchesse m'accable tous les jours de ses dons, mais elle a l'ame trop généreuse pour s'en souvenir ; je lui demande la permission d'avoir plus de mémoire qu'elle. (Il sort).

SCÈNE III.

LA DUCHESSE DE MONTPENSIER, LE DUC DE MAYENNE.

MONTPENSIER.

Je compte beaucoup sur le jeune jacobin.

MAYENNE.

Et moi aussi. On fait faire tant de choses à un fanatique que l'on pousse avec un crucifix !

MONTPENSIER.

Grande vérité, mon frère, mais gardez-vous de la dire ailleurs qu'ici, car elle ne vous serait pas profitable. Si vous voulez régner, soyez peuple avec le peuple.

MAYENNE.

Sans doute : catholique à Paris, et, au besoin, mahométan à Constantinople ; c'est toujours le même moyen. Je n'ai pas oublié les leçons de mon oncle le cardinal (10).

SCÈNE IV.

LES MÊMES PERSONNAGES, MAYNEVILLE.

MAYNEVILLE, au duc.

Monseigneur, je viens vous annoncer que l'on a vu quelques soldats de l'armée hérétique aux environs de Meudon et de Saint-Cloud, et que par conséquent il est à craindre.....

MAYENNE.

Nous allons être assiégés. Quelle horrible position !

MAYNEVILLE.

Si nous n'avions pas eu le malheur de le manquer à Tours (11), nous serions un peu mieux dans nos affaires.

MONTPENSIER.

Eh bien! tâchons d'être plus heureux sous les murs de Paris : la fortune ne nous sera pas toujours contraire.

MAYENNE, à Mayneville.

Je vous ordonne, Monsieur, d'aller vous poster au pont de Saint-Cloud, et de le défendre jusqu'à la dernière extrémité.

MAYNEVILLE.

Si les Parisiens me secondent, je réponds sur ma tête que l'armée royale ne passera pas la Seine.

(Il sort).

MAYENNE.

N'attendez pas que Lincestre vienne vous voir, ma sœur; allez chez lui. Promettez à ce prêtre les plus grandes récompenses. Il faut absolument qu'il nous livre en holocauste le jeune jacobin armé d'un poignard; car si Valois n'est pas mort dans quarante-huit heures, nous sommes perdus. Je vais prendre cependant les mesures nécessaires pour la défense de Paris, quoique je regarde tout cela à peu près comme inutile. (Il veut sortir).

MONTPENSIER le retenant.

Vous savez que Valois a des partisans (12), et que dans un moment aussi critique....

MAYENNE.

Hélas! je ne l'ignore pas : nous sommes entre deux feux. Mais il me reste toujours un moyen sûr de sauver l'honneur de mon nom.

MONTPENSIER.

Quel est-il?

MAYENNE.

Mourir l'épée à la main. Adieu. (Il sort).

MONTPENSIER.

Cela est beaucoup trop antique, beaucoup trop romain : il vaut mieux vivre et régner. (Elle veut sortir pour aller chez Lincestre). Mais quelle distraction! j'allais paraître sans être en deuil (13). Ce n'est pas aujourd'hui qu'il faut oublier le costume du rôle.

(Elle entre dans son cabinet de toilette).

SCÈNE V (*).

(A Saint-Benoît).

BOUCHER, dans son confessionnal, ET JEAN LE-FÉVRE dans le sien; PLUSIEURS PÉNITENS.

BOUCHER, au pénitent qu'il vient de confesser.

Je suis très content de votre manière de penser. Vous serez certainement sauvé si vous continuez à être bon ligueur, c'est-à-dire, à faire tout au monde pour que ce brigand de Valois ne rentre jamais à Paris (14). Allez en paix. Je n'ai aucune pénitence à exiger de vous.

(Le pénitent se retire et fait place à un autre).

Ne soyez pas long, car j'ai beaucoup de fidèles à confesser.

LE PÉNITENT.

Si vous le désirez, je reviendrai demain.

BOUCHER.

Non, non.

(*) Je prie le lecteur de ne pas oublier que, d'après le témoignage de tous les historiens, et notamment du père Maimbourg, jésuite, on conspirait contre le roi dans les confessionnaux. Ainsi je ne calomnie personne; je ne dis que la triste vérité sur de mauvais prêtres que l'histoire a flétris, et dont tout honnête homme doit blâmer la conduite.

LE PÉNITENT.

Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Je confesse à Dieu tout-puissant, à la bienheureuse Marie toujours Vierge, à saint Michel Archange, à saint Jean-Baptiste, aux Apôtres saint Pierre et saint Paul, à tous les Saints et à vous mon Père, que j'ai beaucoup péché par pensées, par paroles et par actions.

BOUCHER.

Je vous écoute.

LE PÉNITENT.

Mon père, je m'accuse d'avoir mangé de la viande un vendredi.

BOUCHER.

Avançons.

LE PÉNITENT.

Je m'accuse de n'avoir pas été à la messe dimanche dernier.

BOUCHER.

Après?

LE PÉNITENT.

D'avoir médit de mon prochain et notamment d'une de mes voisines, qui à vrai dire.....

BOUCHER.

J'entends cela. Est-ce tout?

LE PÉNITENT.

Non, mon père.

BOUCHER.

Voyons donc.

LE PÉNITENT.

Je m'accuse d'avoir lu avec plaisir un livre où l'on veut prouver qu'il n'y a pas de Dieu.

BOUCHER.

Quels sont vos sentimens en général ?

LE PÉNITENT.

Mon père, je suis catholique et j'aime la paix.

BOUCHER.

Être catholique ne suffit pas : il faut haïr Valois.

LE PÉNITENT.

Mais, mon père....

BOUCHER.

Le haïr, vous dis-je, et même le combattre, pour chasser à jamais une race que Dieu a maudite.

LE PÉNITENT.

Ce serait un acte de rébellion, mon père.

BOUCHER.

Un acte de rébellion!....... contre un homme excommunié, contre un homme que l'église a rejeté de son sein ?

LE PÉNITENT.

Eh bien, que Dieu le punisse : cela ne me regarde pas.

BOUCHER.

Je vous dis que cela vous regarde, et je ne fais que mon devoir en vous ordonnant, sous peine de damnation éternelle, de vous joindre à tous ceux qui font une guerre à mort à ce tyran.

LE PÉNITENT.

Cependant l'évangile.....

BOUCHER.

Il n'est pas question ici de l'évangile... Vous êtes un impie... Allez-vous-en.

LE PÉNITENT.

J'attends l'absolution de mes péchés.

BOUCHER.

L'absolution ! y pensez-vous ? je ne la donne qu'aux vrais ligueurs, qu'aux vengeurs des Guise et de la religion (15).

LE PÉNITENT qui se retire, dit en lui-même.

Maudit scélérat ! si tu me rattrapes encore une fois dans ton confessionnal......

BOUCHER, à haute voix, après avoir confessé plusieurs pénitens.

Vous irez tous tantôt à la procession de saint Nicolas-des-Champs. (Il sort de son confessionnal).

JEAN LEFÉVRE, à un jeune pénitent.

Vous avez raison, mon enfant, de partager les

opinions de tous les bons Français, de tous les catholiques qui n'ont pas cessé d'être chrétiens.

LE PÉNITENT.

Que je vous écoute avec plaisir, mon père! Je n'osais plus me présenter au tribunal de la pénitence.

JEAN LEFÉVRE.

Pourquoi donc?

LE PÉNITENT.

Un prêtre de Saint-Eustache m'a refusé dernièrement l'absolution parce que je lui ai dit que j'aimais le roi.

JEAN LEFÉVRE.

Mon enfant, ce confesseur n'est pas un bon prêtre; un jour il aura besoin lui-même de l'absolution qu'il vous a refusée. Fuyez ces hommes qui soulèvent toutes les consciences contre notre souverain légitime. Vous êtes encore trop jeune pour avoir des opinions bien à vous, mais croyez qu'en servant Dieu et le roi, vous ne ferez jamais mal.

LE PÉNITENT.

C'est ce que j'ai toujours pensé.

JEAN LEFÉVRE.

Le langage des factieux de l'église changera avec les circonstances; et quand Henri de Valois aura terrassé la ligue, il faut espérer que le saint tribunal de la confession, institué par Jésus-Christ, rede-

viendra ce qu'il doit être, l'asile du repentir, la consolation du pécheur.... Allez en paix, mon enfant. N'oubliez pas la pénitence que je vous ai donnée, et demandez à Dieu dans vos prières qu'il rende au roi le trône de ses ancêtres, et à la religion toute sa sainteté (*).

SCÈNE VI.

(Aux Jacobins, chez Bourgoin, prieur du couvent).

BOURGOIN, LINCESTRE.

LINCESTRE.

C'est le seul moyen de sortir de l'horrible crise où nous sommes.

BOURGOIN.

Nous nous tirerons d'affaire. Madame la duchesse peut compter que frère Clément ne manquera pas Valois.

LINCESTRE.

Vous croyez donc qu'il aura le pieux courage de le tuer au milieu de sa cour?

(*) Jean Lefévre étant le seul docteur de Sorbonne qui se soit opposé au scandaleux décret qui souille notre histoire, je devais à cet honnête homme la justice de ne pas le confondre avec les coupables. Il faut avoir de l'impartialité et de la conscience en tout, même en littérature.

BOURGOIN.

Je n'en doute nullement. D'ailleurs, si sa tête n'est pas encore assez exaltée, nous saurons bien la remplir du feu sacré qui dévorait Judith.

LINCESTRE.

Que Dieu vous aide dans cette sainte entreprise!

BOURGOIN.

Oui, sainte et patriotique. Mais nous ne nous arrêterons pas en si beau chemin : il faut que le Navarrois ait aussi son Clément, et que l'hérésie soit tarie dans toutes ses sources.

LINCESTRE.

On aurait dû s'en défaire à la Saint-Barthélemi.

BOURGOIN.

Sans doute : c'est la grande faute du règne de Médicis.

SCÈNE VII.

LES MÊMES PERSONNAGES, JACQUES CLÉMENT, son chapelet à la main et un bréviaire sous le bras.

CLÉMENT, à Bourgoin, avec la plus grande humilité.

Que Dieu soit avec vous, mon Père, et qu'il éloigne les malheurs qui menacent l'église.

BOURGOIN.

Je vous remercie de vos vœux, frère Clément.

Mais qu'avez-vous donc ? Vous êtes aujourd'hui d'une pâleur alarmante.

CLÉMENT.

Ce n'est rien, mon père. Le jeûne auquel je me suis condamné est peut-être la cause de ce qui vous inquiète. Et puis, me soumettant toujours à vos ordres, j'ai passé la nuit en prières, pour attirer sur la tête du Valois la haine de la France et la colère de Dieu.

LINCESTRE.

Pieux jeune homme ! vous serez un jour la gloire de votre couvent et du pays qui vous a vu naître.

BOURGOIN.

Si tous les catholiques lui ressemblaient, nous serions bientôt délivrés des deux Henri.

CLÉMENT, avec une violence concentrée.

Par la sainte Croix ! que ne puis-je étrangler avec mon chapelet l'apostat qui fait cause commune avec Bourbon !

BOURGOIN, bas à Lincestre.

Retirez-vous. Je veux être seul avec lui : le moment est favorable.

LINCESTRE, bas à Bourgoin.

Profitez-en. (Il sort).

SCÈNE VIII.

BOURGOIN, JACQUES CLÉMENT.

CLÉMENT.

Est-ce moi qui le chasse? Aurais-je commis une indiscrétion en venant vous voir plutôt que de coutume ?

BOURGOIN.

Non, frère Clément, non. Je suis charmé au contraire de pouvoir vous parler en secret, car j'allais vous faire appeler, quand Dieu vous a conduit vers moi.

CLÉMENT.

Dieu ?

BOURGOIN.

Oui, Dieu ; il a de grands desseins sur vous.

CLÉMENT.

Comment une pauvre et faible créature pourrait-elle être l'instrument de la volonté Divine ? Une telle gloire n'est pas faite pour moi.

BOURGOIN.

Vous ne vous rendez pas justice, frère Clément. Votre piété habituelle, votre zèle pour la sainte ligue, votre haine pour des hommes que la Divi-

nité outragée a marqués du signe de réprobation, sont des vertus sacrées que le ciel, toujours juste, ne peut laisser sans récompense. La double palme du martyre et de l'heureuse éternité vous attend.

CLÉMENT. Il se met à genoux devant un crucifix.

O mon Dieu, que vos décrets impénétrables s'accomplissent! Disposez de moi comme du plus dévoué de vos serviteurs. (Il se relève et baise la croix de son chapelet).

BOURGOIN.

Vous lui appartenez par tous les liens de la vertu et de la religion. Il vient de vous entendre; bientôt sa voix répondra à la vôtre; elle retentira dans votre conscience; elle vous dictera vos devoirs.

CLÉMENT.

Hélas! Valois est aux portes de Paris. Les Hérétiques vont massacrer les serviteurs de Dieu, renverser ses autels, traîner dans la boue les images, toutes les choses saintes, tout ce que nous adorons... Et nos ardentes prières n'ont pu triompher de ce monstre!

BOURGOIN.

Des prières, quand il faut du sang! Des prières, quand le Ciel nous livre notre ennemi, comme il livra l'infame Athalie au grand-prêtre Joad! Sachez que les triomphes de l'impie ne sont que des piéges où Dieu l'attend, pour apprendre au monde le néant

des grandeurs humaines, pour venger son saint nom outragé, pour écraser l'orgueil de la puissance qui met toute sa confiance en elle-même. Ne voyez-vous pas que la main du Seigneur pousse Valois sous nos murs ? Que cet Amalécite doit y trouver son tombeau ? Que la victime, couronnée de ses tristes succès, attend le sacrificateur ? Ce n'est pas en vain que votre tête paraît entourée de l'auréole des élus, et que vous portez dans vos regards le vœu d'être le libérateur de Paris et le vengeur de l'église. Rien ne vous arrêtera dans vos saintes destinées ; écrites sur le front de l'éternel, elles vous enchaînent au triomphe de la croix; vous y soustraire, impossible; le désirer, un sacrilége. Dieu vous a déja pénétré de la flamme divine dont il embrasa ses vengeurs en Israël ; elle vous dévore la nuit et le jour ; elle brille dans tous vos traits, dans toutes vos actions, dans vos prières, dans les pénitences que vous vous imposez. Et vous doutez de votre vocation sacrée ! Le ciel vous est ouvert, Dieu vous attend au milieu de sa gloire, et vous vous croyez indigne de ses saintes bontés ! Pieux jeune homme, ange de religion et de vertu, moins de mépris de vous-même. Marchez au contraire, marchez, avec le juste sentiment de ce que vous êtes, dans la carrière que le ciel ouvre devant vous.

CLÉMENT.

Qu'exige de moi notre divin Sauveur ?

BOURGOIN.

Une action qui fera l'admiration des siècles à venir; une action dont Jahel et Judith vous ont donné l'exemple.

CLÉMENT, avec calme.

Laissez-moi me recueillir un moment avant de vous répondre. (Il s'assied).

BOURGOIN.

Que le ciel vous inspire!

(Un instant de silence.)

CLÉMENT. Il se lève, et marche d'un pas ferme vers Bourgoin qu'il embrasse.

Je vous dois la gloire d'une résolution sublime. L'esprit divin est descendu dans mon cœur: Holopherne périra.

BOURGOIN se mettant à genoux.

Dieu, ce sont là de tes miracles! Avec toi, le faible devient fort; sans toi, toute puissance est faiblesse. (Il se relève.)

SCÈNE IX.

(On entend une cloche.)

LES MÊMES PERSONNAGES, BRUSSEAU.

BRUSSEAU.

Je viens chercher notre père prieur, pour aller à

la procession de Saint-Nicolas-des-Champs. Bonjour, frère Clément.

CLÉMENT.

Santé et longue vie, frère Brusseau.

BOURGOIN, à Clément.

Vous nous accompagnerez?

CLÉMENT, en croisant les mains sur sa poitrine.

Oui : encore une procession avant de mourir.

BOURGOIN.

Vous voulez dire, avant de vivre éternellement.

BRUSSEAU.

Que signifient ces paroles?

BOURGOIN.

Que Valois touche au terme de sa vie criminelle, que frère Clément aura la gloire de la lui arracher, que la religion et la France vont être délivrées du meurtrier des Guise.

BRUSSEAU.

Dieu! que m'apprenez-vous? Et c'est vous, nouvel Aod, qui allez chercher tranquillement une mort certaine sur le sein du coupable Églon qui nous opprime!

CLÉMENT.

La résolution en est prise. Dieu m'a parlé; je ne résisterai point à sa voix.

BRUSSEAU.

Renfermez ce noble dessein dans votre ame, car le tyran a beaucoup de partisans parmi nous. S'il était averti...

CLÉMENT.

Le ciel ne permettra pas que je me dévoue en vain. Puisque je dois tuer l'impie, il expirera sous mes coups... Mais allons où la religion nous appelle, et puissent nos prières hâter le moment de notre délivrance et de ma béatitude.

SCÈNE X.

(Chez Lincestre.)

LINCESTRE, seul.

Je compte beaucoup sur le prieur; il est zélé, adroit, et doué d'une certaine faconde qui peut imposer à un jeune homme déja tout disposé à faire ce qu'on lui demande... Il regarde la bague que la duchesse de Montpensier lui a donnée. La duchesse est d'une générosité sans exemple. Le moyen de ne pas être de son parti?

SCÈNE XI.

LINCESTRE, LA DUCHESSE DE MONTPENSIER en deuil.

LINCESTRE, allant au-devant de la Duchesse.

Je ne m'attendais pas, madame, à l'honneur que vous daignez me faire.

MONTPENSIER.

Hélas! monsieur le curé, nous sommes dans une horrible crise. Elle s'assied, et Lincestre reste debout. Si Dieu ne nous en tire pas, les hérétiques viendront insulter les autels jusque dans Paris.

LINCESTRE.

Les mauvaises nouvelles qui circulent depuis ce matin se confirment-elles?

MONTPENSIER.

Oui, malheureusement. Mais que vous a dit le prieur des jacobins?

LINCESTRE.

Je viens de le quitter, madame. Aucun ligueur ne vous est plus dévoué que lui; il sent comme nous que notre salut dépend de la mort de Valois.

MONTPENSIER.

Pense-t-il que frère Clément ait le courage de

s'immoler pour la sainte cause que nous défendons?

LINCESTRE.

Il en paraît convaincu : d'ailleurs j'ai vu ce jeune jacobin, et je puis vous assurer qu'il marchera à la mort avec une tranquillité digne des premiers martyrs. Un tel homme vaut beaucoup mieux pour nous qu'une armée. Il suffit de le voir dans ses accès de fureur religieuse contre notre ennemi, pour être persuadé qu'il le tuera. Ses yeux brillant d'un feu sombre et voilé, son visage d'une pâleur mortelle, son état convulsif quand il parle du tyran, toute sa personne enfin annonce un homme sous le joug d'une destinée inévitable. Quand Samuel, armé d'un couteau sacré, immola au Seigneur l'impie Agag, il n'était pas plus pénétré de sa mission divine, que l'est aujourd'hui frère Clément. J'ose vous le prédire, madame : Valois mourra, et son pieux meurtrier aura des successeurs qui se disputeront la gloire de nous délivrer aussi de l'infame huguenot, dont la fortune ne prévaudra pas contre les foudres du saint-siége.

MONTPENSIER.

Je me félicite d'être venue chez vous, car j'avais besoin d'être rassurée. (Elle se lève.) Le duc, qui sait apprécier votre mérite et votre dévouement (Lincestre s'incline.), ne doutait pas de l'obligation que nous allions vous avoir; mais, je l'avoue sans détour, je

ne partageais pas toute sa confiance. Vous êtes un homme admirable.

LINCESTRE.

Que ne ferait-on pas, madame, pour Dieu, pour la religion, et pour l'auguste maison de Lorraine?

(La Duchesse lui donne la main et se retire).

SCÈNE XII.

(Dans les rues de Paris).

PEUPLE, LIGUEURS ET MOINES.

La procession de Saint-Nicolas-des-Champs est en marche. Tous les assistans portent des cierges allumés.

LES MOINES EN FONCTIONS. Chant grégorien.

Effunde iram tuam in gentes quæ te non noverunt, et in regna quæ nomen tuum non invocaverunt (*).

LES ASSISTANS.

Amen.

BOUCHER, à haute voix.

Amen. Dieu ne permettra pas le triomphe d'un

(*) Répandez votre colère sur ceux qui ne vous connaissent pas, et sur les royaumes qui n'invoquent point votre nom. *Psaume* 78.

scélérat qui est un Turc par la tête, une harpie par les mains, et un diable dans l'ame (16).

QUELQUES VOIX, dans la foule.

A cinq sous notre tyran, à cinq sous! (On vend un mauvais portrait du roi) (17).

DAVID, à un vendeur.

Dix portraits de l'usurpateur (18), pour le fouler dix fois à mes pieds.

QUELQUES VOIX.

A cinq sous notre tyran, à cinq sous!

UN LIGUEUR, à une fenêtre.

Gare! gare!

(Tout le monde se précipite du côté opposé, et le ligueur jette dans la rue un buste du roi, qui est traîné dans la boue) (19).

BRUSSEAU.

A l'original, mes amis, à l'original!

LES MOINES EN FONCTIONS.

Veniat mors super illos, et descendant in infernum viventes (*).

LES ASSISTANS.

Amen.

(*) Que la mort les vienne surprendre, et qu'ils descendent tout vivans dans l'Enfer. *Psaume* 54.

LES MOINES EN FONCTIONS.

Effunde super eos iram tuam, et furor iræ tuæ comprehendat eos (*).

LES ASSISTANS.

Amen.

(Clément traverse la foule pour s'approcher du buste).

PLUSIEURS VOIX.

Place au capitaine Clément (20).

CLÉMENT.

Il regarde le buste, et, après avoir craché dessus :

Exécrable apostat, nous nous verrons ; je te le promets.

(Quelques femmes baisent la robe de ce fanatique).

LAUNOY, les yeux tournés vers le ciel.

Ainsi soit éteinte la vie du tyran Henri de Valois.

(Il éteint son cierge, et tous les assistans l'imitent (21).

(La procession s'arrête au coin d'une rue où un grand portrait de Henri III est pendu à un gibet) (**).

PLUSIEURS VOIX.

Qu'on le descende de là ! Qu'on le descende !

UN ROYALISTE, en lui-même.

Quand serons-nous délivrés de ces furieux ?

(*) Répandez votre colère sur eux, et que la fureur de votre indignation les surprenne. *Psaume* 68.

(**) *Hist. de la Sorbonne*, ch. 38, et *Hist. du Parlement de Paris*, chap. 31.

CLÉMENT.

A terre le portrait. (Il tombe aux pieds de Clément.)

(Un ligueur, armé d'un couteau, se précipite sur cette peinture, mais Clément le lui arrache et perce le portrait).

A moi l'honneur!

LA FOULE.

Vive Clément! vive le capitaine Clément!

BRUSSEAU, bas à Clément.

Noble martyr, vous vous mettez trop en évidence : Valois vous échappera.

CLÉMENT.

On n'échappe pas au glaive de Dieu.

(On entend le bruit du canon).

LES MOINES EN FONCTIONS.

Filia Babylonis misera! Beatus qui retribuet tibi retributionem tuam, quam retribuisti nobis (*).

LES ASSISTANS.

Amen.

LES MOINES EN FONCTIONS.

Beatus qui tenebit et allidet parvulos tuos ad petram (**).

(*) Malheur à toi, fille de Babylone! Heureux celui qui te rendra tous les maux que tu nous as faits. *Psaume* 136.

(**) Heureux celui qui prendra tes petits enfans, et les brisera contre la pierre. *Psaume* 136.

LES ASSISTANS.

Amen.

(La procession s'arrête un moment).

DAVID, monté sur une borne.

Parisiens, la bénédiction que les papes, et surtout Étienne II, ont donnée à la race de Charlemagne, ne s'est point étendue sur celle de Hugues Capet, usurpateur de la couronne (22).

LIGUEURS.

Il a raison.

DAVID.

Le duc de Mayenne, postérité de Charlemagne, a seul le droit de régner sur nous. Il fera recevoir le concile de Trente, et abolira les prétendues libertés de l'Église gallicane.

LIGUEURS.

Oui! oui! *Vive le pape!*

AUTRES LIGUEURS.

A bas Valois!

AUTRES LIGUEURS.

A bas les hérétiques!

(La procession se remet en marche. Le duc d'Aumale arrive avec des femmes et des filles très-indécemment vêtues, et puis, à l'aide d'une sarbacane, il lance des dragées musquées aux demoiselles qu'il connaît (23).

UN LIGUEUR, accourant tout hors d'haleine.

Nous sommes battus. Le pont de Saint-Cloud est emporté (24).

(La nouvelle se répand : terreur générale).

BRUSSEAU, à Clément.

Vous savez ce que l'on dit ? Le traître est à Saint-Cloud.

CLÉMENT.

Tant mieux : c'est Dieu qui le livre à mon couteau.

(La procession rentre à Saint-Nicolas-des-Champs, et une partie de la foule se disperse).

SCÈNE XIII.

(A Saint-Nicolas-des-Champs).

(Après les cérémonies d'usage et la bénédiction donnée, Pigenat, curé de la paroisse, monte en chaire).

PIGENAT (*).

In nomine Patris, et Filii, et Spiritûs Sancti.

LES AUDITEURS.

Amen.

(*) Ce Pigenat était un des plus grands scélérats de l'époque, et prêchait le régicide. Voyez l'*Histoire de la Ligue*, par le P. Maimbourg, liv. III, p. 297.

PIGENAT.

Mes très-chers frères, je ne vous parlerai aujourd'hui que des actions abominables du tyran de Valois, de cet impie que Rome a foudroyé de sa sainte colère, de cet apostat que la Sorbonne et le parlement ont déshérité du trône. Mais avant d'aborder cette matière, malheureusement trop féconde en infamies et en crimes, j'éprouve le besoin de vous rassurer sur les bruits sinistres que l'on vient de répandre. Quels que soient les succès de notre ennemi, ils tourneront tous à sa honte. Les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre Jésus-Christ. Quand le terrible fils de Manué, retiré sur le rocher d'Étam, dans la tribu de Juda, fut attaqué par les Philistins, il était seul contre eux, et il les vainquit. Que dis-je, seul? O sacrilége! Dieu n'était-il pas à ses côtés? Dieu ne l'avait-il pas armé de sa force pour terrasser les infidèles? Dieu ne l'avait-il pas rempli de ce courage que donnent la conviction, la justice et la vérité? Ayons la même foi, mes frères, et nous marcherons aussi au milieu des miracles. Ne disons jamais : combien sont-ils? Ils sont seuls, puisque le ciel est contre eux. La débauche, l'usurpation, l'assassinat, l'impiété, voilà Henri de Valois : la vertu, la vraie religion, les droits au trône, voilà Mayenne. Que l'approche de l'armée hérétique ne vous alarme point; elle sera vaincue sous nos murs; elle ne résistera ni à vos prières, qui montent tous

les jours vers le trône de Dieu pour y déposer les douleurs de son Église, ni au religieux courage dont vous avez donné tant de preuves depuis que l'hérésie a agité parmi nous ses brandons empoisonnés.

(Anne d'Est, Catherine de Clèves et la duchesse de Montpensier entrent dans l'église, et vont se placer près de la chaire; elles sont en deuil. Sensation).

Que les nobles chrétiennes qui viennent joindre leurs prières aux nôtres, et que le Seigneur prend sous sa protection, se résignent à entendre parler du monstre qui a versé le sang d'un héros et d'un saint cardinal. Je veux poursuivre aujourd'hui Henri de Valois dans toutes ses fautes, dans toutes ses infamies, dans tous ses crimes, dans toute son impiété. Et ne croyez pas, mes frères, qu'il faille une inspiration divine pour vous retracer dignement le règne d'un traître qui n'infectera plus de son haleine impure l'air que vous respirez; non; il suffit d'avoir eu le malheur de vivre sous sa domination, il suffit d'avoir senti la pesanteur de son sceptre.

Valois, digne de l'estime de Rome par sa conduite chrétienne le jour de la Saint-Barthélemi, et qui avait soutenu sa réputation au siége de La Rochelle où Dieu lui sauva la vie (25), abjura bientôt la gloire de ses premières années. A peine a-t-il succédé à son frère, de glorieuse et pieuse mémoire, qu'enivré de l'accueil que lui font le duc et la du-

chesse de Savoie, il leur cède, sans raison, sans nécessité, Pignerol et deux ou trois places que nous possédions encore en Piémont. Il paraît parmi nous, et c'est pour faire une paix honteuse avec les huguenots; il accorde à ces impies le libre exercice de leur culte; les chambres des parlemens sont empoisonnées d'hérétiques; on désavoue la Saint-Barthélemi; la mémoire de Coligni est réhabilitée, et, pour comble d'impiété, on exempte d'impositions, pendant six ans, les fils des scélérats tombés sous le fer sacré des catholiques (26). Mais, mes très-chers frères, ce n'est que la moindre partie des crimes dont nous avons le droit de l'accabler. Qui le croirait? C'est le même Henri de Valois, c'est un roi dont le premier devoir est de défendre son peuple, qui fait entrer les Reitres en France, pour y détruire la religion et les opposer à la sainte Ligue. Sans le héros que nous pleurons tous et que nous vengerons...

LES AUDITEURS.

Oui, oui!

PIGENAT.

Nous devenions la proie de l'étranger, de barbares qui ne respiraient que la haine de notre culte, le pillage et la dévastation. Honneur immortel sur la terre et béatitude éternelle dans le ciel au Josué français! Par lui les Amorrhéens ont été exterminés,

par lui vous avez triomphé de la perfidie de Valois, par lui le crime du trône a été étouffé dans son germe. O saint et glorieux martyr de Dieu! béni est le ventre qui t'a porté, et les mamelles qui t'ont allaité (27)! Que ton nom, révéré de génération en génération, soit la gloire éternelle de la France, le bouclier de l'Église et l'effroi de l'impiété.

(Grande sensation).

UNE VOIX.

Périsse son assassin!

UNE AUTRE VOIX.

Marchons tous contre lui.

ANNE D'EST, les larmes aux yeux.

Ce grand homme était mon fils.

MONTPENSIER ET CATHERINE DE CLÈVES.

Vengeance!

PIGENAT, à Anne d'Est.

Noble mère des Machabées, séchez vos larmes. A la voix du Dieu que nous adorons, les murs de Jéricho tombent et disparaissent, le Jourdain suspend son cours, les ennemis d'Israël sont écrasés par une pluie de grosses pierres dans la vallée de Béthoron, et Valois, le plus coupable des hommes, échapperait au glaive céleste suspendu sur sa tête!

PLUSIEURS VOIX.

Non! non!

PIGENAT.

Ces voix prophétiques sont son arrêt de mort.

CLÉMENT.

Oui !

PIGENAT.

Faut-il vous rappeler les dilapidations et les mœurs infames de cet apostat? Faut-il compter devant vous les sommes immenses qu'il a dissipées en funérailles, en mascarades, en processions ridicules? Faut-il vous le faire voir bâtissant des cellules à Vincennes pour lui et ses compagnons de débauche? Faut-il enfin vous le montrer dans les bras de Caylus, de Saint-Mesgrin, de Joyeuse, de d'Épernon, et de tant d'autres misérables qui dévoraient avec lui les revenus de l'État? (*) Non, vous ne le souffririez point, et ma voix indécente s'éteindrait dans vos murmures. Ne souillons pas le temple du Seigneur par des récits dont les oreilles pudiques seraient offensées, mais espérons que le grand coupable sera puni dans ce monde et dans l'autre. Déja rayé du nombre des fidèles, et par le saint-siège, et par la Sorbonne, et par son alliance avec le Navarrois, il n'échappera ni à la vengeance

---

(*) Il est naturel que Pigenat dise tout le mal possible du roi qu'il hait à la mort. Aussi ne faut-il pas toujours prendre à la lettre les déclamations d'un ennemi.

des hommes, ni à la colère de Dieu. Quel épouvantable sacrilége, mes très-chers frères ! il communie avec Henri de Guise en signe de réconciliation (28), et quelque temps après, il le fait assassiner ! il porte le crime dans son cœur jusqu'à la table sainte ! il sourit à sa victime, il la caresse, il l'endort dans ses bras pour l'égorger ! Paraissez, noble martyr, et vous aussi vertueux prélat, paraissez sur nos autels, et partagez notre encens avec les saints qui prient pour nous.

(Quelques ligueurs sortent de la sacristie et mettent sur le maître-autel le portrait en cire de Henri de Guise et celui du cardinal son frère (29).

(Tous les auditeurs se précipitent vers l'autel. Pigenat descend de la chaire et va se placer dans le chœur en face des portraits. On se range en demi-cercle autour de lui).

Voilà les nobles victimes dont le sang demande le sang de Valois ; voilà tout ce qui nous reste d'un descendant de Charlemagne, d'un héros catholique et d'un prince de l'Église. Leurs cendres, jetées au vent, n'auront pas même un tombeau ; mais consolez-vous, respectable mère : il est un monde où le crime s'expie, où la vertu reçoit sa récompense. Contemplons avec respect ces saintes images, qui semblent s'animer à ma voix et répondre à nos pleurs. Ah ! si Dieu permettait à Henri de Guise de rompre les liens de l'éternité et de paraître au pied de nos autels, il nous dirait, en montrant son corps déchiré et sanglant : Chrétiens, nous sommes

morts pour vous, et notre assassin vit encore! nous sommes morts pour vous, et vous hésitez de nous venger! nous sommes morts pour vous, et le tyran s'approche impunément de vos murs! Eh quoi! deux femmes, Jahel et Judith, ont eu le pieux courage de délivrer leur patrie de Sisara et d'Holopherne, et la France, veuve de mon épée et de mon génie, n'a pas un homme qui ose se jeter, le poignard à la main, sur l'allié du Navarrois, sur l'hérétique que le souverain pontife a banni de l'Église!

CLÉMENT, avec force.

Par la sainte croix, il y en aura un.

(Grande sensation).

PIGENAT.

Que Dieu vous entende...! A genoux, mes très-chers frères, à genoux. Tous les ligueurs s'agenouillent. Demandons à la France un grand homme de plus, à la religion un martyr, et au ciel un vengeur.

(La prière terminée, Pigenat donne la bénédiction, et la foule sort de l'église. On a le plus grand respect pour Anne d'Est, Catherine de Clèves et la duchesse de Montpensier).

SCÈNE XIV.

(A Saint-Cloud, chez Jérôme de Gondi (30).

HENRI III, LE CARDINAL DE LENONCOURT, LE DUC D'ÉPERNON.

D'ÉPERNON.

Sire, nous voilà enfin sous les murs de Paris.

HENRI III.

Oui, mon cher duc, mais Dieu sait quand nous pourrons y entrer. Nous avons devant nous des hommes d'autant plus dangereux, qu'ils n'ignorent pas que, s'ils sont vaincus, je les ferai tous pendre. Je pourrais, il est vrai, les rassurer à cet égard; car les mettre dans la nécessité de vaincre ou de mourir, c'est peut-être me fermer les portes de Paris pour bien long-temps encore. Qu'en pensez-vous, Cardinal ?

LENONCOURT.

Je crois que Votre Majesté ne doit écouter dans cette circonstance que la froide raison. Affamons Paris, et Paris sera à nous sans effusion de sang.

D'ÉPERNON.

Ce conseil est digne d'un prince de l'Église; il respire l'humanité et la douceur qu'on a le droit

d'attendre d'un prélat qui se respecte. Mais nos devoirs et nos principes changent avec nos conditions. Je me permettrai donc de combattre monsieur le cardinal, en avouant cependant que je suis fâché de ne pouvoir penser comme lui.

HENRI III.

Voyons vos raisons.

D'ÉPERNON.

Sire, la famine vous livrera Paris, mais non les ligueurs, et c'est de cette terrible faction qu'il faut triompher. Il est donc important pour vous de ne pas composer avec elle, de l'écraser dans son sang, de ne faire grace à aucun de ses chefs, sans en excepter les théologiens qui ont osé déclarer en principe qu'on pouvait ôter le gouvernement aux rois que l'on ne trouvait pas capables de régner (31); sans en excepter les théologiens, (excusez-moi, monsieur le cardinal, mais mon devoir me prescrit de dire tout ce que je crois utile à Sa Majesté); sans en excepter les théologiens qui ont délié les Français de leur serment de fidélité envers le roi (32), et qui se sont oubliés au point de prêcher le régicide dans les cloîtres, dans les confessionnaux, dans la chaire (33). Mayenne et d'Aumale sont moins à craindre que ces hommes qui commandent le crime au nom de la religion; car des desseins politiques, quels qu'ils puissent être, ne donnent pas même la

fièvre, mais le fanatisme donne la rage, et il est capable de tout. Pourquoi d'ailleurs épargner des rebelles qui chargent de fers ou massacrent tous les jours vos fidèles serviteurs? Vous n'ignorez pas sans doute que Daphnis et Duranti viennent de payer de leur vie, à Toulouse, les sentimens les plus honorables (34). Je le dis donc avec une conviction profonde: Si Votre Majesté se résout à traiter en ennemi généreux les seize, la Sorbonne, le parlement et les moines, elle vivra au milieu de conspirations que l'on qualifiera de saintes; elle ne pourra jamais cicatriser les plaies du royaume; les feux de la guerre civile, couvant sous la cendre, se rallumeront tôt ou tard, et vos jours continuellement menacés...

HENRI III.

Mon Dieu, quel avenir vous me présagez!

D'ÉPERNON.

Sire, il ne suffit pas de vaincre; il faut profiter de sa victoire et de sa fortune. Notre armée, beaucoup plus nombreuse que celle des ligueurs, vous impose l'obligation de marcher, sans hésiter, contre une poignée de brigands que soudoie la maison de Lorraine, et d'abattre toutes les têtes qui dominent la multitude. Ce n'est qu'à ce prix que vous régnerez, que vous serez vraiment roi, que le duc de Guise sera tout entier dans la tombe.

LENONCOURT.

Je ne puis qu'applaudir à vos intentions, monsieur le duc, mais il m'est impossible d'approuver les moyens que vous proposez.

HENRI III, à Lenoncourt.

Je ne suis pas de votre avis : d'Épernon me paraît avoir bien vu les choses.

LENONCOURT.

Sire, monsieur le duc ne les a pas considérées peut-être sous leurs différentes faces. Si toute la faction n'avait qu'une tête, je vous conseillerais de la faire tomber, mais elle en a des milliers, et par conséquent vous n'arriverez jamais à la dernière. Quand vous vous serez délivré de la Sorbonne, du parlement et des moines dont la conduite n'est pas justifiable, qu'aurez-vous fait pour votre sûreté ? Rien du tout, Sire. Je dis plus : le peuple irrité de vos vengeances, élèvera jusqu'au ciel de vrais coupables dont il fera des martyrs. Le père aura son fils à venger, le frère son frère, l'ami son ami, et vous rallumerez la guerre civile en voulant l'éteindre. Croyez-moi, Sire : usez sobrement de la victoire; votre position l'exige. Point de supplices, point de cruautés. Je vous le demande au nom de la religion, au nom du Dieu qui vous a fait roi.

HENRI III.

Ma foi, messieurs, je ne sais lequel de vous

deux a raison, mais je penche pour vous, cardinal. Au surplus, nous arrangerons tout cela avec le roi de Navarre.

SCÈNE XV.

LES MÊMES PERSONNAGES, LE DUC DE NEVERS, SANCY, un instant après.

NEVERS.

Je m'empresse d'apprendre à votre majesté une nouvelle qui lui fera le plus grand plaisir. Le brave Sancy vient d'arriver avec un renfort considérable (35).

HENRI III.

C'est un coup du ciel. (A Sancy qui entre) Venez, mon cher Sancy, venez, que je vous embrasse comme je vous aime. (Il veut embrasser Sancy, qui se jette à ses pieds.) Ce n'est pas à mes pieds que vous devez être, c'est dans mes bras. (Il embrasse Sancy et verse quelques larmes (36). Noble serviteur, les paroles me manquent pour vous témoigner combien je suis pénétré de reconnaissance.... Vous qui avez engagé toute votre fortune pour lever une armée...(37). Ah! quel regret j'éprouve de ne pouvoir vous récompenser aujourd'hui comme je le voudrais!

SANCY.

Sire, ma récompense est dans mon cœur. En vous servant, je n'ai fait que mon devoir.

HENRI III.

Et moi, dès que la guerre sera terminée, je ferai le mien en vous élevant aux charges les plus honorables du royaume. Je veux que tout le monde vous porte envie (38).

SANCY.

L'estime de votre majesté suffira toujours à mon bonheur.

HENRI III.

Je le crois, mais vous me permettrez d'agir comme si je ne le croyais pas... Combien d'hommes avez-vous?

SANCY.

Douze mille hommes de pied, Suisses, Grisons, Genevois, et deux mille Reitres (39).

D'ÉPERNON.

C'est assez pour soumettre Paris.

NEVERS.

Et pour exterminer tous les ligueurs.

LENONCOURT.

Contentons-nous de les forcer à reconnaître le roi : le sang ne produirait que du sang.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES PERSONNAGES, UN GENTILHOMME DE SERVICE.

LE GENTILHOMME.

Sire, le père Auger, votre confesseur, vous attend dans votre cabinet.

HENRI III.

Dites-lui de ma part de venir ici. (Le gentilhomme sort.) (A Sancy) Allez apprendre au roi de Navarre ce que vous avez fait pour lui et pour moi. Il vous recevra comme on doit recevoir un homme tel que vous.
(Sancy se retire).

(Aux autres).
Messieurs, je vous prie de me laisser seul.

SCÈNE XVII.

HENRI III, LE PÈRE AUGER.

AUGER.

Sire, je me rends à vos ordres.

HENRI III.

Eh bien, mon père, nos affaires vont à merveille, Il ne nous reste plus qu'à prendre Paris.

AUGER.

M. de Mayenne commence probablement à s'apercevoir que sa position n'est pas brillante, car il est de toute évidence qu'il ne pourra résister aux forces réunies de votre majesté et du roi de Navarre.

HENRI III.

Je ne vous cacherai pas que cette union, quoique nécessaire et commandée par les circonstances, est un joug auquel j'aurais bien voulu me soustraire. Je marche avec peine sous les drapeaux d'un prince que la France repousse à cause de sa religion. Il me donne des soldats, sans doute, mais il me donne aussi des ennemis. Je passe à Paris pour un apostat. La duchesse de Montpensier, à qui je viens de faire dire que je la brûlerais toute vive, si les ligueurs ne se rendaient pas (40), ne cesse d'exciter le peuple contre moi, en lui prêchant que je ne suis plus catholique.

AUGER.

Madame de Montpensier voudrait voir sa famille sur le trône, et tous les moyens lui sont bons, mais Henri de Guise a emporté la dynastie de Lorraine avec lui; Mayenne ne l'a pas remplacé. Il lui manque cette activité qui supplée quelquefois au génie, et sans laquelle on n'arrive à rien de grand. C'est le duc son frère qui en a fait un ambitieux; abandonné à lui-même, il n'eût jamais pris les armes contre votre majesté.

HENRI III.

Quel malheur pour moi de m'être trouvé dans la nécessité de me défaire violemment du duc de Guise et du cardinal! Rome ne me le pardonnera jamais (41).

AUGER.

Sire, Dieu vous a pardonné cette faute, par mon ministère, au tribunal de la pénitence (42), et Rome vous la pardonnera (43), si les ligueurs sont vaincus. Il est sans exemple qu'une excommunication ait résisté à la victoire.

HENRI III.

Quoi qu'il arrive, je croirai toujours que j'avais le droit de faire mettre à mort des ambitieux qui voulaient me détrôner.

AUGER.

Comme ecclésiastique, je dois blâmer cette action, mais comme Français dévoué à mon roi, je l'approuve. Quand on nous attaque de ruse et de force, il nous est permis d'employer les mêmes moyens pour notre défense. Quel est le prince en Europe qui souffrirait patiemment qu'un de ses sujets lui imposât les conditions que le duc de Guise a eu l'audace de vous présenter après l'assemblée de Nancy (44)?

HENRI III.

Et cette tendance à la rébellion ne fut-elle pas

plus manifeste encore aux états de Blois? Guise ne voulait-il pas, pour ainsi dire, changer la monarchie en république, et me réduire à n'être roi que de nom (45)? Ma foi, le pape a beau dire et beau faire, je m'en tiens à l'absolution que vous m'avez donnée. C'était le duc de Guise qu'il fallait excommunier; moi, je n'ai fait que me défendre.

AUGER.

Sire, votre union avec le roi de Navarre, l'emprisonnement du cardinal de Bourbon, et surtout la mort du cardinal de Guise, sont les seules causes...

HENRI III.

Le cardinal était aussi coupable que le duc, lui qui disait hautement que son plaisir serait de tenir ma tête quand on me donnerait une troisième couronne chez les capucins (46). Suffit-il de porter la tonsure pour être inviolable?

AUGER.

Non, sans doute : je ne connais d'hommes inviolables que le souverain pontife et les rois. Mais que votre majesté ne s'inquiète pas de tout cela. Quand la Ligue sera vaincue, ce qui ne peut manquer d'arriver, Rome abandonnera les Guise à l'histoire, et vous redeviendrez le roi très-chrétien.

(On entend plusieurs voix qui crient : *Vive Henri de Navarre ! vive Bourbon !*)

HENRI III.

C'est le roi de Navarre : retirez-vous, mon père.

AUGER.

Je vous laisse, sire, et vais prier le ciel d'accorder à vos armes les succès que vous avez le droit d'attendre de la justice de votre cause.

HENRI III.

Oui, mon père, priez pour moi, priez pour la France. Hélas ! je ne reverrai plus jamais les jours enchantés (47). Ce temps de bonheur et de délices s'est évanoui pour toujours.

(Auger salue le roi et sort).

SCÈNE XVIII.

HENRI III, HENRI DE BOURBON, ROSNY.

HENRI DE BOURBON.

Mon frère, j'arrive de Meudon pour me féliciter avec vous du renfort que nous devons au plus zélé de vos sujets.

HENRI III.

Vous voyez que j'ai comme vous mon baron de Rosny (48).

ROSNY.

Vive Dieu ! sire, vous méritez un ami, si vous

êtes aussi sensible à l'amitié que le roi de Navarre.

(Celui-ci lui presse la main).

HENRI III.

Je suis charmé de vous voir avec nous; je vous croyais dans vos terres.

ROSNY, en souriant.

Je n'ai pu résister au désir de contribuer à l'infaillible défaite des docteurs de Sorbonne et de MM. La Rocheblond et Crucé (49). A Paris, sire, à Paris !

HENRI DE BOURBON.

Oui, sans doute, à Paris, et sans perdre un moment. Serrons de près les rebelles tonsurés et autres; ils se rendront faute de vivres.

HENRI III.

Ne vaudrait-il pas mieux attendre ici M. de Mayenne? S'il nous attaque et que nous le battions, la ville est à nous. Les Parisiens, que nous avons intérêt de ne pas trop irriter...

HENRI DE BOURBON.

Ventre saint gris! allons-nous manquer l'occasion d'en finir avec les ligueurs, comme vous l'avez manquée à la journée des Barricades? Pourquoi attendrions-nous ici M. de Mayenne? Nous sommes en route et en bonne route; continuons notre chemin.

ROSNY, à Henri III.

Votre majesté compte sur une faute que M. de Mayenne ne fera pas. Il se gardera bien de hasarder le sort de la capitale dans une bataille qu'il perdrait infailliblement, car à peine a-t-il six mille hommes sous ses ordres. Ainsi, tout lui prescrit de nous attendre avec sa petite armée au milieu des Parisiens, dont il ne pourrait plus tirer aucun parti s'il était vaincu.

HENRI DE BOURBON.

Et par conséquent, il faut cerner la ville le plus tôt possible. Des soldats sans vivres sont à demi battus, et des bourgeois affamés, toujours très-disposés à la révolte. S'ils allaient nous livrer Mayenne et messieurs du parlement!

HENRI III.

Mon Dieu! je ne connais rien de plus déplorable qu'une guerre civile. (A Henri de Bourbon.) Puissé-je ne pas vous la léguer avec le trône!

SCÈNE XIX.

LES MÊMES PERSONNAGES, LAGUESLE, UN GENTILHOMME DE SERVICE.

LE GENTILHOMME.

Sire, M. de Laguesle, procureur-général, demande à être introduit...

HENRI III.

Qu'il vienne cet honnête homme, qu'il vienne. (*Le gentilhomme sort.*) Il va nous donner des nouvelles de Paris.

HENRI DE BOURBON.

J'espère que nous irons voir nous-mêmes ce qui s'y passe : cela vaudra beaucoup mieux.

HENRI III, *à Laguesle qui entre.*

Venez, mon cher Laguesle, venez. Vous avez donc pu sortir de cette caverne de brigands ?

LAGUESLE.

Votre majesté ne s'est jamais exprimée avec plus de justesse que dans cette occasion, car Paris est livré à des gens de sac et de corde.

HENRI III.

Que disent les Parisiens, que font-ils depuis notre arrivée ici ?

LAGUESLE.

M. de Mayenne s'est posté avec quatre mille hommes dans le faubourg Saint-Honoré, et l'on croit généralement qu'il veut s'ouvrir un passage ou mourir l'épée à la main (50).

ROSNY, *à Henri III.*

Vous voyez bien, Sire, que la victoire est à nous. C'est la résolution d'un homme qui se voit perdu.

HENRI DE BOURBON.

Oui, sans doute, mais elle lui fait honneur.

HENRI III, à Laguesle.

Et madame de Montpensier paraît-elle consternée de notre approche?

LAGUESLE.

Sire, cette femme, que rien ne peut abattre, soit que la force de son caractère l'élève au-dessus des vicissitudes de la fortune, soit qu'elle compte beaucoup sur votre générosité, n'a pas reculé d'un pas dans le parti de la ligue. Il semble au contraire que son audace s'accroisse à mesure que le péril approche. Toujours en grand deuil quand elle se fait voir au peuple, elle ne cesse de demander la tête de votre majesté, et de vous donner les noms les plus infames. Si elle prêchait sans être écoutée, tout cela ne serait pas très-alarmant peut-être; mais, par malheur, elle a de bruyans échos dans toutes les classes de la société, dans la magistrature, dans les couvens. On dit même que les confesseurs refusent l'absolution aux pénitens qui ne sont pas déterminés ligueurs. En un mot, les Parisiens ont la fièvre; et si votre majesté ne prend pas les plus grandes précautions contre la rage de ces fanatiques.....

HENRI III, s'avançant avec colère vers une fenêtre qui donne sur Paris.

Paris, tu as besoin d'une saignée pour te guérir;

encore quelques jours, et l'on ne verra ni tes maisons, ni tes murailles, mais seulement la place où tu auras été (51). (A Laguesle.) Je vous remercie des renseignemens que vous venez de me donner ; ils me déterminent à attaquer sans ménagemens un troupeau de rebelles dont plusieurs méditent peut-être de m'assassiner.

HENRI DE BOURBON, à Rosny.

Monsieur de Rosny va se rendre à Meudon; il prendra les mesures nécessaires pour affamer Paris en faisant avancer mes troupes le long des deux rives de la Seine.

ROSNY.

J'adore Dieu ! Sire, M. de Mayenne n'aura point à se louer de mon zèle pour son service. (Il salue les deux rois et se retire).

HENRI III, à Laguesle.

Restez-vous avec nous ?

LAGUESLE.

Sire, comme je ne vous serais ici d'aucune utilité, j'aime mieux essayer de rentrer dans Paris pour vous rendre compte, si la chose est possible, de tout ce qui s'y passera d'important avant votre arrivée.

HENRI III.

Bien, très - bien, mon cher Laguesle. Que tous les Français ne vous ressemblent-ils !

LAGUESLE.

Votre majesté peut compter sur moi comme sur elle-même. (Il sort).

SCÈNE XX.

HENRI III, HENRI DE BOURBON.

HENRI DE BOURBON.

J'ai désiré de rester seul un moment avec vous, mon frère, pour vous parler de notre position, et vous dire franchement ce que mon amitié me prescrit de ne pas vous dissimuler. Quand vous serez maître de Paris que prétendez-vous faire ?

HENRI III.

Écouter vos conseils, et m'entendre avec vous sur toutes les choses essentielles ; car, même après la prise de Paris, notre position sera encore très-critique.

HENRI DE BOURBON.

Espérons que la capitale entraînera les provinces, et que M. de Mayenne, battu sur un point, ne pourra plus se relever nulle part. Mais que cet espoir ne vous fasse pas négliger les moyens de continuer la guerre si nous y sommes forcés. Le premier et le seul que je puisse vous proposer aujourd'hui, c'est de m'abandonner la conduite des affaires

hors de la capitale, tandis que vous y resterez entouré de forces suffisantes pour vous faire respecter, et maintenir les factieux qui voudraient encore lever la tête. Il faut absolument ramener à vous, par votre présence, mais surtout par une conduite sage et irréprochable, les Parisiens qui vous haïssent. Si vous réussissez de ce côté, comme je n'en doute pas, le reste de la France imitera Paris : la tête conduit toujours le corps. Surtout, mon frère (permettez-moi de vous parler avec plus de franchise que vos courtisans), surtout, plus rien de cette conduite inconsidérée qui vous a donné tant d'ennemis. Un roi de France aussi brave que vous l'êtes, et qui s'est acquis beaucoup de gloire à un âge où la plupart des hommes sont encore inconnus, ne doit pas passer son temps en occupations indignes d'un prince distingué. La majesté royale peut descendre du trône et se distraire familièrement avec ses favoris, mais elle ne doit jamais s'oublier au point d'autoriser ses sujets à lui manquer de respect.

HENRI III.

Je vous écoute, mon frère, parce que je vous estime et que je sais que vous m'aimez.

HENRI DE BOURBON.

A la vie et à la mort. (Il lui presse la main.) Joyeuse a été tué, n'en parlons plus, quoique ses funérailles aient coûté beaucoup trop d'argent; mais il a des

successeurs dont vous devriez délivrer la France. Ces hommes sont en horreur à tous les partis; vous avez épuisé pour eux les trésors de l'état, et, retenez bien ceci : sans ordre dans les finances, point de tranquillité pour le prince, point de bonheur pour le peuple. Les dilapidations enfantent les révolutions, et les révolutions vont quelquefois plus loin qu'on ne pense. Ne nous dissimulons pas, mon frère, que les esprits sont changés à notre désavantage depuis l'époque de la réformation. Il faut donc marcher avec le siècle, ou bien le siècle nous renversera. Ce ne sont pas seulement les Calvinistes qui parlent aujourd'hui de liberté : les catholiques ont montré, durant la tenue des états de Blois, qu'ils savaient aussi imposer des conditions au trône. Et, pour vous dire toute la vérité, aucun huguenot n'a jamais attaqué la royauté avec une audace comparable à celle dont un écrivain catholique vient de donner l'exemple; car il a fait imprimer, en propres termes, qu'un peuple a le droit de se révolter contre son roi, de le chasser pour en prendre un autre, et même de le tuer (52). Dieu merci! nous sommes innocens de pareils principes.

HENRI III.

Aux états de Blois, c'était l'ouvrage du duc de Guise.

HENRI DE BOURBON.

Je l'avoue; mais le duc de Guise a senti que,

pour réussir dans ses projets d'usurpation, il devait caresser les opinions régnantes, et il l'a fait........ Ainsi donc, mon frère, plus de luxe inutile, plus de courtisans dévorateurs, et beaucoup de sagesse en tout, car la couronne est entre deux feux. Et quant à notre excommunication, ne vous en inquiétez pas : si nous vainquons, nous aurons l'absolution (53).

HENRI III, en lui prenant la main.

Personne ne m'a jamais parlé avec cette franchise. Aussi suis-je de plus en plus convaincu que j'ai fait une très-grande faute en ne marchant pas avec vous immédiatement après les Barricades. Mais il faut espérer que Dieu nous aidera...

HENRI DE BOURBON.

Oui, Dieu nous aidera, si nous nous aidons. Apaisez le saint-siège par la victoire, regagnez les grands, calmez le peuple en le rendant heureux, contenez l'Espagne, ménagez les catholiques à cause de votre union avec moi, et la maison de Lorraine elle-même tombera à vos pieds... Mais je vais rejoindre mon armée et hâter notre marche sur Paris. Adieu, mon frère.

HENRI III.

Adieu. J'ai aussi des ordres à donner.

(Ils sortent).

SCÈNE XXI.

(A Meudon, chez le vicomte de Turenne).

TURENNE, D'AUBIGNÉ, UN OFFICIER.

(Celui-ci ne paraît qu'à la fin de la scène).

TURENNE.

Vous avez beau dire, mon cher d'Aubigné : M. de Mayenne est à l'agonie. Si les docteurs de Sorbonne ne s'empressent de lui donner le viatique, il ne mourra pas en état de grace.

D'AUBIGNÉ.

Il est très-mal dans ses affaires, j'en conviens ; mais que sait-on ? Un coup de fortune peut le tirer d'embarras ; et son génie seul l'en tirerait si nous n'étions pas ici, car Valois n'est pas un adversaire bien redoutable.

TURENNE.

Henri de Navarre l'aura trouvé peut-être couvert d'un sac avec un fouet à la ceinture, et occupé à coller des estampes ou à consulter M. d'Épernon sur une fraise, sur la coupe d'un habit ou sur le moyen de trouver de l'argent pour acheter quelques nouveaux singes, quelques perroquets, quelques épagneuls... (54). Il est assez triste de marcher sous les ordres d'un prince si peu digne de régner.

D'AUBIGNÉ.

Je vois que vous ne renoncez pas à vos projets.

TURENNE.

Non. Je veux que la France calviniste se détache de la France catholique, et qu'elle devienne une espèce de république sous la protection de l'électeur palatin (55).

D'AUBIGNÉ.

Je ne suis pas éloigné de penser comme vous. Mais attendons que la ligue soit vaincue, et puis nous verrons ce que nous devons faire.

L'OFFICIER, qui entre.

Messieurs, sa majesté vous prie de passer à son quartier.

TURENNE.

Nous y allons.

SCÈNE XXII.

(A Paris, chez La Rocheblond).

LA ROCHEBLOND, COMPAN, CRUCÉ, BUSSY-LECLERC.

BUSSY.

Comment voulez-vous que le peuple se défende avec courage, si vous ne lui en donnez pas l'exem-

ple? Vous avez tous perdu la tête depuis l'arrivée de Valois à Saint-Cloud. M. de Mayenne lui-même n'est pas ce qu'il devrait être. Armons-nous, morbleu! armons-nous. Vos processions, vos sermons et les figures de cire que vous piquez sans cesse (56), ne repousseront pas les hérétiques: c'est moi qui vous le dis.

COMPAN.

Les sermons, mon cher Bussy, ne sont pas inutiles; ils échauffent les têtes: cela vaut toujours mieux que rien.

BUSSY.

Beaux résultats vraiment! On s'égosille à crier: *Vive le duc de Mayenne! A bas Valois!* et Paris sera cerné dans vingt-quatre heures.

LA ROCHEBLOND.

Le moyen de l'empêcher?

BUSSY.

Le moyen? En sortant en masse de la ville, en marchant courageusement à l'ennemi, en tâchant de s'approcher des deux apostats pour les tuer... Quant à moi, puisque l'on se contente d'aller à l'église et de chanter des psaumes, j'attendrai Valois et Bourbon du haut de la Bastille; s'ils y entrent, moi vivant, je ne veux plus m'appeler Bussy.

CRUCÉ.

Puisses-tu ne jamais changer de nom, mais j'en doute.

SCÈNE XXIII.

LES MÊMES PERSONNAGES, LA CHAPELLE.

LA CHAPELLE, une brochure à la main.

Lisez, mes àmis, lisez l'horrible écrit que je vous apporte. Il est inconcevàble que Paris renferme des hommes assez audacieux pour nous dire de pareilles choses.

BUSSY.

Connaît-on l'auteur de cette rapsodie?

LA CHAPELLE.

Non, mais elle n'en circule pas moins dans la ville. Enfin lisez-la, et vous verrez comme nous y sommes traités.

COMPAN, à La Chapelle.

Donnez-moi ce libelle; je le lirai à haute voix.

(Ils s'asseyent tous).

(Il lit).

Harangue d'un bon citoyen (57).

Parisiens, souffrez qu'une voix inconnue vous fasse entendre la vérité; je veux vous la dire tout

entière; je veux que vous connaissiez les hommes qui vous subjuguent; je veux vous retirer de l'abîme où vos perfides conducteurs vous ont précipités.

Dieu a permis, pour notre malheur, que la branche cadette de la maison de Lorraine vînt s'établir en France. Depuis cette fatale époque, nous marchons sur le brasier des guerres civiles; tout est bouleversé parmi nous; la politique, devenue sanguinaire, n'est plus que le crime du plus fort et l'effroi de la vertu; et la sainte religion de Jésus, une infamie que le vrai chrétien repousse, que l'Évangile condamne, et que le bras de l'Éternel s'apprête à foudroyer. O superstitions criminelles! Idolâtrie plus condamnable cent fois que celle des païens! N'avez-vous pas mis sur les autels, à côté des hosties consacrées, les deux rebelles dont Valois a délivré la France et le trône, les deux rebelles qui auraient dû mourir par la main du bourreau? Attendons, attendons la justice des siècles, et nos neveux pleureront le stupide amour de la canaille pour des ambitieux qui la méprisent et la trompent; ils pleureront l'impiété de leurs pères; ils pleureront l'apostasie politique des misérables qui se rangent aujourd'hui sous les drapeaux de Mayenne.

BUSSY.

Le scélérat! si je le tenais...!

CRUCÉ.

Du sang-froid, mon cher, du sang-froid. (A Compan.) Continuez.

COMPAN. Il lit.

Mais que diront-ils, grand Dieu ! quand ils apprendront que la chaire de vérité, souillée de sermons inspirés par l'ange des ténèbres, n'était qu'une école de révolte et de régicide ? Eh quoi ! vous souffrez qu'un Pigenat, qu'un Lincestre, vous poussent au crime, en agitant dans leurs mains le signe sacré de notre rédemption ! Prêtres d'un Dieu de paix, vous lui rendrez compte un jour de vos paroles sacriléges et de vos impostures politiques. Il vous appartient bien, ligueurs, de reprocher à Henri de Valois les erreurs et les fautes de sa jeunesse, vous qui comptez dans vos rangs un Launoy, qui a quitté le catholicisme pour le calvinisme, et qui n'est revenu à sa première religion que pour éviter le châtiment dû à ses crimes (58). Il vous appartient bien de dire que votre roi insulte au culte de ses pères, vous qui avez forcé des prêtres à baptiser des veaux, des moutons et des cochons (59) ; vous qui avez fait vos ordures dans les bénitiers (60); vous qui avez applaudi d'Aumale, quand il violait un couvent de religieuses dans la rue Saint-Antoine (61).

Mais vous ne vous arrêtez pas en si beau chemin : Valois, selon vous, n'est pas seulement un impie, il est aussi usurpateur, car il descend de Hugues Capet qui avait usurpé la couronne sur un des petits-fils de Charlemagne, et cette couronne appartient à la maison de Lorraine, puisque la maison

de Lorraine est de la race Carlovingienne. Ce raisonnement me paraît digne de vous. Aussi vais-je prouver, en deux mots, que votre logique est aussi bonne que votre cause. Hugues Capet a usurpé la couronne sur la famille de Charlemagne, je vous l'accorde: et la maison de Lorraine descend de Charlemagne, je le veux bien. Mais Pepin-le-Bref, père de Charlemagne, descendait-il de Clovis, fondateur de la monarchie française? Non. Comment donc est-il arrivé au trône ? En chassant la famille de ce même Clovis, en renfermant Childéric III et Thierri dans un couvent. Ainsi, selon vos propres principes, ce ne serait pas un descendant de Charlemagne qui devrait monter aujourd'hui sur le trône de France, mais un descendant de Clovis. Apprenez, factieux que vous êtes, que le temps et le consentement de plusieurs générations ont légitimé Valois. Il est votre roi par droit de naissance, et j'espère qu'il vous exterminera par droit de justice.

BUSSY.

On n'est pas plus royaliste que ce coquin-là.

LA CHAPELLE.

Ce n'est pas tout encore.

COMPAN. Il lit.

Parisiens, allez au-devant de votre vainqueur et de votre maître. Abandonnez vos chefs qui ne sont que des ambitieux et des hypocrites. Mayenne, que

vous croyez catholique, se rit de la religion qu'il a l'air de défendre. Il se ferait demain mahométan, si ses intérêts le lui commandaient (62); et les seize, hommes sans vertus, sans génie, sans talent, sans courage, se prosterneraient avec lui devant l'alcoran. Comment pouvez-vous obéir à de pareils séditieux? Comment un Crucé, un La Rocheblond, un Bussy, un La Chapelle, écume de la nation, ont-ils pu vous enrôler sous leurs enseignes? (Bussy se lève agité.) Mais il est temps encore de vous repentir. Le roi, aussi généreux que brave, vous tend les bras comme un père à ses enfants; il vous aime, il veut vous rendre heureux. Ne refoulez donc pas dans son cœur les sentimens de bienveillance qu'il a pour vous; et, réunis autour de son trône, nous nous écrierons tous avec enthousiasme: *A bas la maison de Lorraine! Vive Henri de Valois!*

LA ROCHEBLOND.

Ce libelle ne donnera pas un partisan de plus à l'usurpateur. D'ailleurs nous sommes trop bien dans l'esprit du peuple pour craindre la plume de qui que ce soit.

BUSSY.

Tout cela peut être, mais si notre courage ou un coup du ciel ne nous tire pas...

CRUCÉ.

Moi, je compte beaucoup sur le ciel, car tous

les moines sont ligueurs, et par conséquent Dieu doit être pour nous. Condé n'est mort que parce que le pape l'avait excommunié (63).

LA CHAPELLE.

Ce raisonnement, mon cher Crucé, ne me paraît pas d'une grande force.

BUSSY.

Ni à moi non plus, car Valois et Henri de Navarre sont aussi excommuniés, et ils se portent très-bien. Il faut s'en tenir à ce qui est, à ce que nous voyons.

CRUCÉ.

Eh bien, que voyons-nous?

BUSSY.

Que les moines prêchent, que nous jasons sans rien faire, que le peuple traîne dans les rues le portrait de Valois, et que tous ces hauts faits n'empêchent pas le même Valois d'être aux portes de Paris.

LA ROCHEBLOND.

Ne nous désolons pas, mes amis: tout cela n'est bon à rien. J'ai dans l'esprit que nous nous en tirerons avec honneur.

BUSSY.

Malheureusement votre esprit n'est point un recueil de prophéties, mais vous avez raison, ne nous

désolons pas, et allons chacun où notre devoir nous appelle. Tâchons de mettre le feu à toutes les têtes, d'enflammer tous les cœurs de vengeance et de haine contre les hérétiques. *Vive la Ligue! Et au diable Valois!*

LA CHAPELLE.

C'est bien dit.

TOUS.

Vive la Ligue!

(Ils sortent).

SCÈNE XXIV.

(Chez la duchesse de Montpensier).

LA DUCHESSE DE MONTPENSIER, seule.

Pigenat est un homme né pour remuer le peuple. Comme l'auditoire était ému! Quelle puissance que la parole! Quand il a évoqué les mânes de mon frère, je me suis sentie pénétrée d'un sentiment indéfinissable... Nous verrons, nous verrons, monsieur de Valois, si vous me ferez brûler vive; le feu est pour des hommes de votre espèce (64).

SCÈNE XXV.

LA DUCHESSE DE MONTPENSIER, LINCESTRE, UN VALET.

LE VALET.

M. Lincestre, curé de Saint-Gervais.

MONTPENSIER, à part.

Ah...! Nous allons savoir si frère Clément... (Haut.) Faites-le entrer.

(Le valet sort, et la duchesse va au-devant de Lincestre avec empressement).

Je vous remercie, monsieur, de la peine que vous vous donnez de passer chez moi. Eh bien, avançons-nous dans nos affaires ?

LINCESTRE.

A pas de géant, madame, à pas de géant. Le dernier sermon du curé de Saint-Nicolas-des-Champs a brûlé la tête de notre jeune homme; il n'aspire plus qu'à venger la religion et vos illustres frères.

MONTPENSIER.

Vous me soulagez beaucoup, car je ne puis me faire à l'idée de voir Paris sous le joug des hérétiques, et le noble sang de Lorraine aux pieds d'un usurpateur. D'ailleurs je suis fermement convaincue que la vie de ce misérable appartient de droit à tout

homme qui aura le courage de la lui ravir. Sa mort ne sera pas un meurtre, mais la juste punition de ses crimes.

LINCESTRE.

C'est le langage de tous nos prédicateurs, et frère Clément ne l'a pas entendu en vain.

MONTPENSIER.

Vous croyez donc que rien ne l'arrêtera dans ses pieux desseins ?

LINCESTRE.

Rien, madame. Ce vertueux jeune homme, tout entier à la religion et à la maison de Lorraine...

MONTPENSIER.

Quand pourrez-vous me le présenter ?

LINCESTRE.

Aujourd'hui, madame.

MONTPENSIER.

Je veux que M. de Mayenne le voie.

LINCESTRE.

Rien de mieux. On ne peut trop subjuguer un homme qui changera peut-être par son courage la face des affaires. Je vais passer au couvent des jacobins et vous amener le noble martyr.

MONTPENSIER.

Que le ciel lui soit ouvert!

LINCESTRE.

Adieu, madame. (Il se retire).

MONTPENSIER.

Je vous attends avec impatience.

LINCESTRE, revenant sur ses pas.

N'oubliez pas de faire avertir M. de Mayenne.

MONTPENSIER.

Il sera ici dans un quart d'heure.

SCÈNE XXVI.

(Dans la cellule de Jacques Clément).

CLÉMENT seul, à genoux devant un crucifix.

O mon Dieu, donne-moi la force d'être ton serviteur. Demain je vengerai ton saint nom et ta sainte Église; demain je comparaîtrai devant toi, couvert du sang d'un hérétique, d'un apostat, d'un traître. Embrase mon cœur du feu sacré qui brûlait Aod et Judith; soutiens ta misérable créature contre les faiblesses de la vie, et qu'aucun désir de gloire ne souille la mort chrétienne que je te demande dans toute la ferveur de mon ame. Que mon nom

périsse sur la terre et que le tien seul y soit adoré !... Mon Dieu, n'abandonne pas ma mère dans ses vieux jours... Que de larmes je vais lui coûter !... Permets-moi de la voir encore une fois avant de mourir.

(Il se relève tout ému et pose son bréviaire sur une table. Un moment de silence).

Si j'allais le manquer !... Mourir tout seul !... Non, non. Dieu conduira mon bras dans le cœur de l'impie. (Il reprend son bréviaire.) Sa mort est écrite sur chaque page de ce livre divin, sur cette croix qui a sauvé le monde des embûches du démon.

(Il baise son chapelet et marche à grands pas. Un moment de silence. Il s'assied).

Mettons-nous en état de faire la route... Raccommodons nos vieux souliers (65). (Il prend une aiguille et du fil. En travaillant et à de longs intervalles.) Pauvre comme Jésus-Christ... mourir comme lui martyr de l'impiété... Je quitte une vie misérable pour jouir de la vie éternelle... Le Valois ne sait pas que le bras qui a exterminé Pharaon est étendu sur sa tête... Il l'apprendra demain... (Il remet ses souliers et se lève.) Ils dureront assez pour le chemin que j'ai à faire (66).

SCÈNE XXVII.

JACQUES CLÉMENT, LINCESTRE, BOURGOIN.

BOURGOIN.

Vous allez jouir d'un grand honneur, frère Clément. Madame la duchesse de Montpensier, instruite de votre sainte résolution, veut absolument vous voir, et nous venons vous chercher. M. de Mayenne y sera.

CLÉMENT.

Les honneurs de ce monde ne m'éblouissent pas, mon père.

LINCESTRE.

Un vrai chrétien, sans doute, ne connaît que Dieu et l'Église, mais quand les circonstances l'exigent...

CLÉMENT.

Je voudrais voir ma mère avant la nuit.

BOURGOIN.

Rien de plus facile. Madame la duchesse ne nous retiendra pas long-temps.

CLÉMENT.

A cette condition-là, je vous suis.

(Ils sortent).

SCÈNE XXVIII.

(Dans un couvent de capucins).

FRÈRE THOMAS ; FRÈRE GRÉGOIRE, FRÈRE CHARLES.

THOMAS.

Ne nous laissons pas surpasser par les jacobins. Que nos sermons soient forts de choses et de citations, pour que les fidèles ne sortent de l'Église que la rage dans le cœur contre Valois.

CHARLES.

J'espère bien que cet athée ne remettra jamais les pieds à Paris.

GRÉGOIRE.

Il est inconcevable qu'il vive encore après tout ce que nous avons dit de lui dans nos sermons et dans les confessionnaux. Car enfin nous avons prouvé, par plusieurs exemples tirés de la Bible...

THOMAS.

Tout cela est fort bien ; mais il ne suffit pas de croire, il faut encore avoir le courage de suivre cette croyance dans toutes ses applications ; et l'on ne peut tuer l'apostat qu'en risquant d'être tué soi-même.

CHARLES.

Voilà justement le nœud de la difficulté. Trouvons un homme qui ne craigne pas de mourir, et Valois est perdu.

THOMAS.

Nous le trouverons un jour ou l'autre.

GRÉGOIRE.

Ce ne sera pas moi du moins.

CHARLES.

Ni moi non plus.

THOMAS.

Ni moi. Je le hais à la mort, mais je m'en tiendrai aux sermons. Diable ! on ne vit pas deux fois.

(On entend une cloche).

Puisque la cloche nous appelle au chœur, allons demander à Dieu que cet infame crève sous les murs de Paris, et que son corps soit dévoré par les chiens comme celui de Jézabel.

SCÈNE XXIX.

(Chez la duchesse de Montpensier).

LA DUCHESSE DE MONTPENSIER, LE DUC DE MAYENNE, LE DUC D'AUMALE.

D'AUMALE, à la duchesse.

Si ce jacobin nous délivre de Valois, vous aurez

fait plus qu'aucun de nous pour la gloire de notre maison.

MONTPENSIER.

Je ne vois que ce moyen de triompher du traître: assassinat pour assassinat.

D'AUMALE.

C'est la peine du talion.

MAYENNE.

D'ailleurs, il nous reste toujours la ressource de désavouer tout (67).

MONTPENSIER.

Je ne désavouerai rien. Ah! mon frère, vous manquez de courage.

MAYENNE.

Et vous peut-être de politique. On fait faire les choses, on en profite, et puis, si les circonstances l'exigent, on blâme ce qui a été utile. Retenez cela, ma sœur.

MONTPENSIER.

Retenez aussi que la pusillanimité... mais on vient: ce sont probablement ces messieurs.

SCÈNE XXX.

LES MÊMES PERSONNAGES, JACQUES CLÉMENT, BOURGOIN, LINCESTRE.

LINCESTRE, *à la duchesse.*

Je vous présente le jeune jacobin qui sera la gloire éternelle de la France et de la religion (68).

MONTPENSIER, *à Clément.*

Noble martyr, je me sens émue en vous voyant. Quel Dieu a pu vous inspirer le dessein courageux?...

CLÉMENT.

Le vôtre et le mien, madame. Valois mourra : je vous le jure sur l'Évangile.

MAYENNE.

Si vous avez le bonheur de survivre à la belle action que vous allez faire, je vous promets un évêché (69).

MONTPENSIER.

Et une fortune immense.

BOURGOIN.

Tout entier à ses devoirs, à la religion, les biens fragiles d'un monde corrompu ne le séduisent nullement.

D'AUMALE, à Clément.

Cet héroïsme chrétien est ce qu'il y a de plus beau sur la terre. Je vous respecte et vous admire.

CLÉMENT.

Je ne suis que l'instrument de la vengeance divine : j'obéis à ma conscience, à ma religion, à Dieu.

MAYENNE, à Clément.

Je lis dans vos regards que Valois touche à ses derniers momens.

CLÉMENT.

Il mourra demain, et demain je vivrai de la vie éternelle.

LINCESTRE.

Frère Clément se rendra à Saint-Cloud. Il sera muni d'un passeport de M. le comte de Brienne, et chargé d'une lettre que nous avons surprise au président du Harlay (70).

MONTPENSIER, à Clément.

Permettez-moi, ange de courage et de vertu, de baiser le saint vêtement qui vous couvre et la croix de votre chapelet.

CLÉMENT, après lui avoir présenté son chapelet.

Venger la religion, votre sang... sauver la France

du joug d'un impie... Je vous recommande ma mère... Adieu... Priez pour moi.

(Il sort brusquement; Bourgoin et Lincestre le suivent).

SCÈNE XXXI.

LES MÊMES PERSONNAGES, EXCEPTÉ LES MOINES.

D'AUMALE.

Quel homme! Il est aussi tranquille que s'il allait faire un voyage ordinaire.

MAYENNE.

Si tous les Parisiens avaient son courage, nous n'aurions pas besoin de conspirer contre Valois.

D'AUMALE.

Ne parlez donc pas de ces lâches; ils ne savent qu'aller à la messe, aux processions, aux sermons, et crier *à bas le tyran!*

MONTPENSIER.

Frère Clément m'a dit un mot qui m'inquiète.

MAYENNE.

Quoi donc?

MONTPENSIER.

Il m'a recommandé sa mère avec une émotion qui me fait craindre... S'il tient encore à quelque

chose sur la terre, nous ne sommes pas sûrs de lui. Sa mère pourrait le détourner....

MAYENNE.

Crainte chimérique.

D'AUMALE.

Très-bien fondée au contraire. Mais je ne vois aucun moyen de triompher de cet obstacle.

MONTPENSIER.

Il en est un peut-être; c'est de ne pas perdre de vue le jeune homme, de continuer à exalter sa tête... Lincestre est adroit; je vais lui faire part de mes inquiétudes.

MAYENNE.

Démarche inutile.

MONTPENSIER.

Je ne veux rien avoir à me reprocher. (Elle sort.)

MAYENNE, à d'Aumale.

Allons voir ensemble si Bussy n'a rien négligé pour la défense de la Bastille.

SCÈNE XXXII.

(Chez la mère de Clément).

LA MÈRE DE CLÉMENT, JACQUES CLEMENT.

CLÉMENT, en dehors; il frappe à la porte.

Ma mère, c'est moi.

LA MÈRE. *Elle ouvre.*

Bonjour, Jacques. Comment te portes-tu ?

CLÉMENT.

Bien, ma mère.

LA MÈRE.

Et tous tes religieux ?

CLÉMENT.

Comme moi.

LA MÈRE.

Assieds-toi, mon fils. (*Elle lui donne une chaise.*) Pourquoi donc te charges-tu toujours de ton bréviaire ?

CLÉMENT.

C'est un livre qu'il faut avoir avec soi nuit et jour.

LA MÈRE.

Tu as beaucoup trop de zèle. Aussi ta santé en souffre, mon enfant, car tu es d'une pâleur...

CLÉMENT.

Ma mère, ce ne sera pas sur notre teint que Dieu nous jugera, et il me jugera bientôt.

LA MÈRE.

Quelle idée ! meurt-on à ton âge ?

CLÉMENT.

A tout âge.

LA MÈRE.

Tu as quelque chose que tu ne veux pas me dire.

CLÉMENT, il se lève et embrasse sa mère.

Je vous embrasse pour la dernière fois.

LA MÈRE, en pleurant.

Mon Dieu, que tu me donnes de chagrin! Comment peux-tu croire...?

CLÉMENT.

Un ange m'est apparu la nuit dernière; il m'a annoncé que Dieu m'attendait, que je mourrais avant deux jours.

LA MÈRE.

Va, tranquillise-toi, mon pauvre enfant: ce n'était qu'un rêve.

CLÉMENT.

Encore une fois. (Il l'embrasse.) J'ai vu madame de Montpensier; elle ne vous abandonnera pas.... Adieu.

LA MÈRE.

Où vas-tu?

CLÉMENT.

Au martyre, à la mort!

LA MÈRE l'arrêtant.

Au martyre! je ne te comprends pas.

CLÉMENT.

Je vais prier pour vous au milieu des Anges. (Il se jette aux pieds de sa mère.) Votre bénédiction, votre sainte bénédiction, ma mère !

LA MÈRE.

Ah ! malheureux enfant ! (Elle pose la main sur le front de son fils.) Un mauvais génie te tourmente. (Clément se relève.) Ton état n'est pas naturel. Parle, ouvre-moi ton cœur. Aurais-tu des secrets pour ta mère ?

CLÉMENT.

Nous nous reverrons dans le ciel.... Sur la terre, jamais.... Adieu, adieu !

(Il sort précipitamment, et sa mère tombe évanouie).

SCÈNE XXXIII.

(Au couvent des Jacobins, chez Bourgoin).

BOURGOIN, FRÈRE MERGY.

BOURGOIN.

Oui, demain à cette heure-ci, Valois aura cessé d'exister. Frère Clément l'a juré, et il tiendra parole.

MERGY.

Quel honneur pour notre couvent !

BOURGOIN.

Honneur immortel.

MERGY.

Il faut avoir un bien grand courage pour oser....

BOURGOIN.

C'est plus que du courage, mon frère; c'est un tel mépris de la vie, que la religion seule peut l'inspirer. Quand on voit le ciel ouvert au-delà du tombeau, la vie est à charge, et la mort un bonheur.

SCÈNE XXXIV.

LES MÊMES PERSONNAGES, LINCESTRE.

LINCESTRE, à Bourgoin.

J'ai deux mots à vous dire en particulier.

BOURGOIN.

Vous pouvez parler : frère Mergy n'est pas de trop.

LINCESTRE.

La duchesse de Montpensier vient de passer chez moi pour me dire qu'elle craignait que Clément ne renonçât à ses desseins par attachement pour sa mère, et qu'il fallait le tenir en haleine jusqu'à demain, en employant tous les moyens possibles....

BOURGOIN.

Madame la duchesse ne connaît pas frère Clément; elle ne lui rend pas justice; mais cependant nous la satisferons : frère Mergy nous sera utile.

MERGY.

Moi, je ferai tout ce que l'on voudra.

LINCESTRE, à Bourgoin.

Remarquez que nous n'avons plus qu'une nuit devant nous.

BOURGOIN.

On fait bien des choses en une nuit. Soyez tranquille : si Clément ne tue pas Valois, je ne veux plus être prieur.

LINCESTRE.

J'ai rempli ma mission. Adieu. (Il sort).

BOURGOIN, à Mergy.

Je vais voir frère Clément, et puis nous songerons aux moyens de le fortifier encore dans sa pieuse résolution.

SCÈNE XXXV.

(Dans la cellule de Clément).

JACQUES CLÉMENT. Il entre avec une petite lanterne à la main. Après avoir fait quelques pas, il s'arrête comme un homme profondément absorbé dans ses réflexions.

Dieu le veut.... Je lui obéirai.... Tu ne tueras

point, dit-il dans ses commandemens.... Oui, sans doute, mais les Hérétiques ne sont pas compris dans la loi divine.

(Il pose sa lanterne et son bréviaire sur une table).

Je ne dormirai plus ici qu'une fois.... Allons, couchons-nous.

SCÈNE XXXVI.

JACQUES CLÉMENT, BOURGOIN.

BOURGOIN, en dehors.

Dormez-vous ?

CLÉMENT.

Non, mon père, entrez.

BOURGOIN.

Je viens m'entretenir un moment avec vous, pour vous prouver de plus en plus que l'action que vous allez faire est sainte et toute chrétienne.

CLÉMENT.

Je n'en doute pas : ma conscience me le dit.

BOURGOIN.

Ainsi, vous êtes bien détaché de la terre, et aucune raison ne pourra vous faire renoncer...?

CLÉMENT.

Je ne regrette que ma mère.

BOURGOIN.

Vous la reverrez dans le Ciel.

CLÉMENT.

C'est ma consolation.

BOURGOIN.

Avez-vous une arme?

CLÉMENT.

J'ai un petit couteau.

BOURGOIN.

Demain je vous en apporterai un autre, et frère Brusseau viendra vous confesser et vous communier.

CLÉMENT.

Je me crois en état de grace.

BOURGOIN.

Hélas! mon frère, nous sommes tous pécheurs. Ne repoussez pas les forces que donne la religion dans le plus auguste de ses mystères.

CLÉMENT.

Je communierai.

BOURGOIN, en se retirant.

Que Dieu soit avec vous dans ce monde et dans l'autre.

SCÈNE XXXVII.

JACQUES CLÉMENT, BOURGOIN ET MERGY, quelque temps après.

CLÉMENT. Il éteint sa lumière, et se couche.

Dormons.

(Il dort au bout de cinq minutes. Grand silence pendant deux heures).

BOURGOIN, en dehors, à Mergy.

Il faut l'achever... Changez votre voix, et sortez tout de suite pour ne pas lui donner le temps de vous reconnaître.

MERGY, couvert d'un surplis et entouré d'une auréole éblouissante.

Clément! Clément!

CLÉMENT, à moitié endormi.

Qui m'appelle?

MERGY.

Un ange.

CLÉMENT, sur son séant.

Que me voulez-vous...? Dieu!

MERGY.

Je suis messager du Tout-Puissant. Je viens t'avertir que par toi le tyran de France doit être mis à mort. La couronne du martyre t'est préparée; prépare-toi aussi. (Mergy sort de la cellule.) (71).

CLÉMENT, sur son séant.

Que viens-je d'entendre...? Dieu me parle par la voix des anges! (Il prend son chapelet et le baise.) Il conduira mon bras... Le tyran est mort!

(Il se recouche et dort. Long silence).

(Clément rêve et s'agite dans son lit).

Oui, je te vois très-bien... Je te connais; tu es Judith.

(Silence).

Pourquoi me fais-tu voir la tête d'Holopherne...? Pour m'apprendre mon devoir, dis-tu... Un ange est descendu du ciel... Je sais ce que je dois faire.

(Il est jour).

(Bourgoin entre un couteau à la main).

BOURGOIN.

Il dort encore; je croyais l'avoir entendu parler.

CLÉMENT.

Donne-moi la tête de cet ennemi du Seigneur; que je la dévore...! Tu as raison; garde-la toujours pendue à tes côtés... C'est un saint trophée... j'aurai aussi la tête du Valois...

(Silence).

Tu m'apportes un couteau...! un couteau que Dieu a béni... Essaye-le sur la tête d'Holopherne... Encore du sang dans cette tête...!

BOURGOIN, très-bas.

Profitons de son rêve. (Il met sur une table le couteau qu'il devait donner à Clément, et sort tout de suite.)

CLÉMENT.

Conduis-moi à Saint-Cloud... Nous monterons ensemble au ciel... Tu me refuses... Eh bien! va m'attendre à côté de Dieu.

(Il s'éveille très-agité).

Quelle nuit...! Je l'ai vue... Elle a fait briller à mes yeux... (Il voit le couteau qui est sur la table.) Dieu! le voilà...! O Seigneur! je te remercie.

Il sort précipitamment du lit, prend le couteau qu'il enveloppe de son chapelet, le pose sur son cœur, se met à genoux, et dit :

Dieu de justice et de vérité, je vengerai ton saint nom. Tu m'as choisi pour t'honorer sur la terre; tu me demandes du sang... Encore quelques heures, et le sacrifice sera consommé.

(Il se relève).

SCÈNE XXXVIII.

JACQUES CLÉMENT, BOURGOIN.

BOURGOIN.

Bonjour, frère Clément. Je vous apporte le couteau...

CLÉMENT.

Je n'en ai pas besoin.

BOURGOIN.

Quoi ! vous renoncez à la béatitude céleste ?

CLÉMENT.

Je n'en ai pas besoin, vous dis-je; Dieu vient de m'en donner un par la main de Judith; le voilà !

BOURGOIN, se jetant à genoux devant Clément.

O miracle! O bonté divine...! (A Clément.) Je vous adore comme un saint.

CLÉMENT.

Relevez-vous, mon père. Je ne suis qu'une faible créature que Dieu soutient de sa puissance invincible... Oui, j'ai vu Judith; elle m'a parlé... J'ai vu un ange; il m'a dit de tuer Valois.

BOURGOIN.

Hésiter un moment serait un crime.

CLÉMENT.

Un sacrilége.

BOURGOIN.

Frère Brusseau vous attend. Il vous confessera, vous communierez, et puis vous irez remplir votre mission sacrée (*).

(*) Cet épouvantable sacrilége est malheureusement attesté par l'histoire. Voyez l'*Essai sur les Mœurs et l'Esprit des nations*, chap. 173.

CLÉMENT.

Que je vais être heureux !

BOURGOIN.

Heureux dans le ciel et adoré sur la terre (*).

SCÈNE XXXIX.

(Sur la route de Paris à Saint-Cloud, le 31 juillet 1589) (72).

(Il est midi).

JACQUES CLÉMENT, LAGUESLE, à cheval.

LAGUESLE.

Allez-vous au quartier du roi ?

CLÉMENT.

Oui, monsieur.

LAGUESLE.

Vous serez fatigué en arrivant, car il fait bien chaud.

CLÉMENT.

A mon âge on a de bonnes jambes.

LAGUESLE.

Voulez-vous monter en croupe ?

(*) *Le crime a ses héros, l'erreur a ses martyrs.*

CLÉMENT.

Vous êtes trop bon, monsieur... J'accepte volontiers (73).

(Laguesle s'arrête).

LAGUESLE.

Prenez garde de tomber.

CLÉMENT, en montant à cheval.

Oh! ce n'est pas la première fois que je voyage ainsi.

(Ils se remettent en route. Un moment de silence).

LAGUESLE.

Tous les moines de votre ordre sont ligueurs... qu'allez-vous donc faire au quartier du roi?

CLÉMENT.

Je vais remettre à sa majesté une lettre de M. le président du Harlay.

LAGUESLE.

Ah...! vous serez bien reçu, car sa majesté estime beaucoup ce magistrat.

CLÉMENT.

N'est-ce pas cet honnête homme que l'infâme Bussy a traité avec si peu de respect?

LAGUESLE.

Lui-même. Je vois que vous n'êtes pas de la faction.

CLÉMENT.

Je ne demande que la paix et le triomphe du bon droit.

LAGUESLE.

C'est très-bien : il serait à souhaiter que tous les Parisiens vous ressemblassent.

(Un moment de silence).

CLÉMENT.

Pensez-vous que je puisse voir le roi aujourd'hui ?

LAGUESLE.

Je ne le crois pas.

CLÉMENT.

Pourquoi donc ?

LAGUESLE.

Parce qu'il est un peu tard. Sa majesté donne ordinairement ses audiences de très-bonne heure.

CLÉMENT.

La lettre dont je suis chargé est si importante, que l'on devrait bien faire une exception à mon égard.

LAGUESLE.

Je parlerai de vous à M. d'Épernon; il pourra peut-être...

CLÉMENT.

Je vous en prie, monsieur, car je puis vous assurer

que l'affaire presse. Si sa majesté me reçoit aujourd'hui, elle entrera peut-être demain dans Paris; ses bons serviteurs n'attendent qu'un mot pour lui en ouvrir les portes (74).

LAGUESLE.

Nous allons descendre chez moi, et j'irai parler tout de suite à M. d'Épernon. (Un moment de silence. Ils arrivent et descendent de cheval.) Cela vaut mieux que d'aller à pied.

CLÉMENT.

Oui, monsieur, beaucoup mieux.

LAGUESLE, à un de ses valets.

Donnez à boire et à manger à ce bon moine. Je reviendrai dans un instant.

SCÈNE XL.

(Chez Laguesle).

JACQUES CLÉMENT, UN VALET.

LE VALET.

Vous arrivez au bon moment : le dîner est prêt. Mettez-vous à table.

(Clément s'assied, le valet sort, et rentre un instant après avec deux plats).

Que dit-on, que fait-on à Paris?

CLÉMENT, *en mangeant.*

On dit que le roi y entrera peut-être dans deux ou trois jours, et l'on n'y fait rien pour le repousser.

LE VALET.

Tant mieux, tant mieux : Mayenne sera pendu.

CLÉMENT.

Que Dieu le veuille!

LE VALET.

Le bruit courait ici que les moines de votre ordre voulaient faire tuer le roi (75).

CLÉMENT, *avec le plus grand calme et sans changer de couleur.*

Il y en a partout de bons et de mauvais (76).

LE VALET, *prenant le couteau de Clément.*

Vous avez là un bien beau couteau.

CLÉMENT.

Oui. Celui qui l'a fait entend son métier.

LE VALET.

Je suis sûr que vous oublieriez plutôt votre bréviaire que votre couteau (77).

CLÉMENT.

Pas plus l'un que l'autre : voici mon bréviaire (78).

LE VALET, *allant au-devant de Laguesle qui entre.*

(A voix basse).

Je me défie de cet homme-là.

LAGUESLE, à Clément.

Avez-vous dîné?

CLÉMENT.

Oui, monsieur.

LAGUESLE.

Suivez-moi.

(Clément, avant de se lever de table, essuie son couteau avec soin).

SCÈNE XLI.

(Dans une chambre de l'appartement de Laguesle).

JACQUES CLÉMENT, LAGUESLE, LE DUC D'ÉPERNON.

LAGUESLE, à d'Épernon.

Vous voyez le jeune jacobin dont je viens de vous parler.

D'ÉPERNON, à Clément.

Vous venez de Paris?

CLÉMENT.

Oui, monsieur le duc.

D'ÉPERNON.

Voyons vos papiers.

CLÉMENT.

Voici mon passeport; vous pouvez le garder.

Mais, quant à cette lettre, je dois la remettre moi-même à sa majesté.

D'ÉPERNON.

De qui est-elle ?

CLÉMENT.

De monsieur le président du Harlay.

D'ÉPERNON.

Je ne conçois pas que M. du Harlay, détenu à la Bastille par les ennemis du roi, ait pu écrire à sa majesté.

CLÉMENT.

Dieu permet bien des choses, monsieur le duc, quand il veut le triomphe du juste.

D'ÉPERNON.

Votre réponse ne me satisfait pas.

CLÉMENT.

Je vous dis cependant la vérité.

D'ÉPERNON.

Savez-vous de quoi il est question dans cette lettre ?

CLÉMENT.

On n'a pas cru devoir me le confier, mais je sais que c'est un avis important dont sa majesté pourra profiter.

D'ÉPERNON.

Connaissez-vous M. du Harlay ?

CLÉMENT.

Non.

D'ÉPERNON.

Qui vous a remis sa lettre ?

CLÉMENT.

Le prieur de mon couvent.

D'ÉPERNON.

Son nom ?

CLÉMENT.

Bourgoin.

D'ÉPERNON.

De qui la tenait-il ?

CLÉMENT.

De M. du Harlay lui-même.

D'ÉPERNON.

Comment M. du Harlay a-t-il pu la lui remettre ?

CLÉMENT.

Très-facilement, car le père Bourgoin est son confesseur.

D'ÉPERNON.

On permet donc à M. du Harlay de remplir ses devoirs de religion à la Bastille ?

CLÉMENT.

Un grand impie s'y était d'abord opposé, mais M. de Mayenne y a consenti.

D'ÉPERNON.

De qui voulez-vous parler ?

CLÉMENT.

D'un chien de damné, de Bussy-Leclerc.

D'ÉPERNON.

Je vous avertis que, si le roi vous reçoit demain, vous ne serez pas seul avec lui.

CLÉMENT.

Je ne l'exige pas non plus, monsieur le duc.

D'ÉPERNON, à Laguesle.

Ce moine passera la nuit chez vous, et demain nous le présenterons au roi.

LAGUESLE, bas à d'Épernon.

Il ne me paraît pas à craindre.

D'ÉPERNON, bas à Laguesle.

Non. (A Clément.) Vous coucherez ici.

CLÉMENT.

J'aurais bien voulu rentrer ce soir à mon couvent, mais si cela ne se peut pas...

D'ÉPERNON.

Sa majesté ne pourra vous recevoir que demain.

CLÉMENT.

Soumis au roi comme à tout ce que prescrit notre sainte religion... Voulez-vous bien me permettre d'aller me promener un moment?

D'ÉPERNON.

Allez.

CLÉMENT.

Que Dieu vous accompagne toujours!

(Il les salue très-respectueusement et sort).

SCÈNE XLII.

LE DUC D'ÉPERNON, LAGUESLE.

LAGUESLE.

Que pensez-vous de ce jacobin?

D'ÉPERNON.

Il paraît bien tranquille pour un homme qui méditerait une mauvaise action. Cependant ne le perdons pas de vue; c'est un moine.

LAGUESLE.

Je vais donner l'ordre à un de mes gens de le suivre... Mais ne devez-vous pas vous rendre chez le roi?

D'ÉPERNON.

Oui, monsieur.

LAGUESLE.

Je vous y accompagnerai.

D'ÉPERNON.

Vous ne pourrez pas lui parler dans ce moment-ci, car il est avec Henri de Bourbon, et moi-même je serai obligé d'attendre que...

LAGUESLE.

Eh bien, nous attendrons ensemble. (En sortant.) Deux mots à mon valet, et je suis à vous.

SCÈNE XLIII.

(Aux environs de la maison de Laguesle).

JACQUES CLÉMENT; il se promène, son bréviaire à la main.
UN VALET de Laguesle.

LE VALET, un peu loin de Clément (*).

S'il lit toujours son bréviaire, je n'aurai pas grand'chose à dire à mon maître.

CLÉMENT.

C'est Dieu qui a écrit tout cela. (Il ferme son livre.) J'ai fait des mensonges à M. d'Épernon, mais le ciel

---

(*) *Il faut supposer que les personnages parlent ici à de longs intervalles.*

me les pardonnera, car mentir pour de bons motifs, ce n'est pas mentir... Asseyons-nous ici, et pénétrons-nous encore de la parole de vie. (Il s'assied sur une grosse pierre, et se remet à lire.)

LE VALET.

Asseyons-nous aussi. (Il s'assied.) Que le diable emporte ce maudit moine!... Me faire croquer le marmot en plein soleil...

CLÉMENT, qui a reconnu le valet de Laguesle, se lève et vient à lui.

Vous venez aussi prendre l'air.

LE VALET.

Presque malgré moi, car il fait une chaleur...

CLÉMENT.

Qui vous y force?

LE VALET.

Quand mon service est fait, je m'ennuie à la maison.

CLÉMENT.

Moi, je ne m'ennuie nulle part.

LE VALET.

Je le crois sans peine : vous lisez toujours.

CLÉMENT.

C'est que rien n'est plus beau que la parole de Dieu.

LE VALET.

Que vous êtes heureux de savoir lire !... Ne voulez-vous pas rentrer?

CLÉMENT.

Je le veux bien, car j'ai très soif.

LE VALET.

Venez avec moi ; je vous donnerai un verre de vin.

CLÉMENT.

J'aime mieux l'eau.

LE VALET.

Soit : un verre d'eau, mais vous en boirez tout seul.

(Clément et le valet rentrent chez Laguesle).

SCÈNE. XLIV.

(Dans la chambre que l'on a donnée à Jacques Clément pour y passer la nuit).

JACQUES CLÉMENT, LAGUESLE ET SON VALET, quelque temps après.

CLÉMENT, avant de se mettre au lit.

La journée m'a paru d'une longueur insupportable... Demain à cette heure-ci... Tout pour ta gloire, ô mon Dieu ! (Il lit un instant son bréviaire, puis il le

pose ouvert sur une table.) Couchons-nous... (Il baise son chapelet, le met à côté de lui, éteint sa lumière, et s'endort profondément.)

(Le valet de Laguesle entre tout doucement dans la chambre; il écoute, et s'approche du lit de Clément).

LE VALET, à voix basse.

Il dort... allons le dire à mon maître.

(Le valet sort, et, quelques minutes après, Laguesle entre avec une petite lanterne à la main).

LAGUESLE, à voix basse.

Assurons-nous du fait. (Il regarde sur la table.) Son bréviaire ouvert... Ce livre n'est pas dangereux.

CLÉMENT se retourne dans son lit, et dit à voix basse.

Dieu le veut.

LAGUESLE, très bas.

Dieu le veut...! Que signifient ces paroles? Écoutons.

(Laguesle s'assied une demi-heure. Profond silence. Il se lève et jette les yeux sur le bréviaire).

L'histoire de Judith (79)! Aurait-il médité...? Dieu le veut... mais non; il dort trop tranquillement... Cependant il est bien singulier que ce bréviaire... j'en parlerai demain à d'Épernon.

(Laguesle sort de la chambre).

SCÈNE XLV.

(Chez le duc d'Épernon).

(Il est jour).

LE DUC D'ÉPERNON, LAGUESLE.

D'ÉPERNON.

Vos soupçons me paraissent très-fondés : nous ne devons pas présenter cet homme à sa majesté. Si c'était un assassin envoyé par les ligueurs...

LAGUESLE.

Je n'oserais l'affirmer, mais rien n'est impossible. Ce jacobin d'ailleurs a une physionomie qui ne m'inspire aucune confiance ; son regard, profondément sinistre, m'inquiète. Et puis, je ne vois pas pourquoi il tient tant à remettre lui-même la lettre dont il est porteur.

D'ÉPERNON.

Êtes-vous sûr que cette lettre soit de M. du Harlay ?

LAGUESLE.

Non, monsieur le Duc. Je n'en sais pas plus que vous à cet égard.

D'ÉPERNON.

Nouvelle raison d'agir avec prudence... Je vais

voir le roi; s'il me fait l'honneur de suivre mes conseils, non-seulement ce moine ne sera pas reçu, mais on s'assurera de sa personne; en attendant, faites-le garder à vue, et soyez ici pour l'accompagner chez sa majesté si elle ordonne de le lui présenter. Adieu.

LAGUESLE.

J'attends vos ordres.

SCÈNE XLVI.

(Chez le roi).

HENRI III, LE CARDINAL DE LENONCOURT, BELLEGARDE, LE DUC D'ÉPERNON, quelques instans après.

HENRI III. Il sort de sa chambre à coucher.

Messieurs, j'ai passé une excellente nuit, doux présage de la tranquillité dont nous allons jouir, du moins je l'espère. Paris sera peut-être à nous avant trois jours, et nous oublierons, dans les délices de la paix, toutes les fatigues de la guerre.

BELLEGARDE.

Sire, les ligueurs ne sont pas encore soumis, et tant qu'ils existeront...

HENRI III.

Je veux même les forcer à m'aimer, car mon in-

tention n'est plus de les poursuivre après la victoire; qu'ils mettent bas les armes, et j'oublie tout. (à Lenoncourt.) Je suivrai vos conseils, Monsieur le cardinal.

LENONCOURT.

La politique est ici d'accord avec l'humanité, avec les divins préceptes de la religion. Traitez vos sujets rebelles comme des enfans égarés, et ils tomberont tous aux pieds de leur père.

HENRI III.

Je sens qu'il est doux de pardonner à ses ennemis quand on peut les écraser. Non, je ne me résoudrai jamais à mettre Paris à feu et à sang; j'aimerais mieux n'y jamais rentrer.

BELLEGARDE.

Sire, puissiez-vous n'être pas victime de votre générosité!

HENRI III, à d'Épernon qui entre.

Eh bien, mon cher d'Épernon, verrai-je le jacobin dont vous m'avez parlé?

D'ÉPERNON.

Je ne conseille pas à Votre Majesté de recevoir cet homme.

HENRI III.

Pourquoi donc?

D'ÉPERNON.

Il m'est suspect.

HENRI III.

Un moine ! Que voulez-vous qu'il me fasse ?

D'ÉPERNON.

Tout ce qu'un factieux peut faire. Ce jacobin ne m'inspire aucune confiance ; et son obstination à vouloir remettre lui-même la lettre de M. du Harlay...

HENRI III.

M. du Harlay n'a pu la confier qu'à un homme sûr.

D'ÉPERNON.

J'en conviens ; mais est-elle bien de ce magistrat ? C'est au moins une question.

BELLEGARDE.

Il serait très facile de savoir la vérité à cet égard. Que l'on force ce jacobin à donner la lettre, et puis Sa Majesté le recevra si elle le juge à propos et qu'elle n'ait aucune raison de soupçonner...

HENRI III.

Non, monsieur, non. Pas de violence envers un homme de Dieu ! Ce serait manquer de respect à la religion. (Au duc d'Épernon.) Je veux voir ce jacobin à l'instant même.

D'ÉPERNON.

Mais, Sire...

HENRI III.

Je le veux.

D'ÉPERNON.

Votre Majesté l'ordonne, je vais lui obéir. (Il sort, et dit en lui-même:) Je ne reconnais pas le roi. Puisse cette volonté ferme ne pas lui être funeste!

HENRI III.

Je suis curieux de voir ce que m'écrit M. du Harlay. Si le jeune jacobin a dit la vérité, nous entrerons à Paris sans coup férir.

BELLEGARDE.

Quel beau jour pour M. de Mayenne!

HENRI III.

Je lui en veux beaucoup moins qu'à la duchesse; cette femme m'a été bien fatale, mais je serai vengé: elle viendra à ma cour.

SCÈNE XLVII.

(Chez le roi, le premier août 1589, à huit heures du matin).

HENRI III, JACQUES CLÉMENT, LAGUESLE, LE DUC D'ÉPERNON, LE CARDINAL DE LENONCOURT, BELLEGARDE, PREMIER GENTILHOMME.

BELLEGARDE, au Roi.

Sire, M. de Laguesle est là avec le jeune moine qu'il doit vous présenter (*).

HENRI III.

Qu'ils entrent.

LAGUESLE.

Je présente à Votre Majesté le jacobin dont je lui ai parlé hier.

HENRI III.

Je commence heureusement la journée, car mon cœur s'épanouit toutes les fois que je vois un moine (80). (A Clément.) Approchez-vous, mon père. (Clément fait quelques pas.) Comment se porte monsieur du Harlay ?

(*) Il y a ici quelque chose de bien étonnant. Comment se fait-il que M. de Laguesle, qui se défiait de Clément, n'ait pas eu l'idée de le fouiller ? il eût trouvé le couteau, et le roi était sauvé.

CLÉMENT.

Sire, monsieur le premier président se porte bien et vous baise les mains (81). (Avec assurance) Je suis envoyé vers vous pour vous remettre une lettre de la plus grande importance, et pour vous dire quelques mots que personne ne doit entendre.

Il donne au roi la prétendue lettre de M. du Harlay, et se met à genoux. Le roi, après avoir lu la lettre, se baisse pour entendre ce que Clément doit lui dire en particulier. Celui-ci tire un couteau de sa manche. Meurs, impie. Il frappe le roi, laisse le couteau dans la plaie, et reste à genoux les mains croisées sur la poitrine.

HENRI III.

Scélérat! Tu m'assassines..! Il tire le couteau de la plaie et en donne deux coups dans le visage de Clément. Misérable! Que t'ai-je fait (82)? Le roi tombe. Des gardes entrent, et se jettent sur Jacques Clément.

LAGUESLE.

Ne le tuez pas, ne le tuez pas.

CLÉMENT.

Frappez, frappez... le ciel est ouvert...

(Il est tué).

(Laguesle et Bellegarde relèvent le roi).

D'ÉPERNON.

Le monstre! J'en avais le pressentiment.

LENONCOURT.

Horrible fanatisme!

LAGUESLE.

Et c'est moi qui suis cause...!

HENRI III, d'une voix affaiblie.

On a eu tort de le tuer... Il fallait le faire parler... pour savoir...

(Le roi s'évanouit, et on le porte dans sa chambre à coucher).

(Quelques gardes jettent Clément par la fenêtre).

SCENE XLVIII.

(Dans la chambre à coucher du roi).

HENRI III, au lit LE DUC D'ÉPERNON, LAGUESLE, BELLEGARDE, PORTAIL, CHIRURGIEN.

HENRI III, d'une voix très-affaiblie.

Le roi de Navarre arrivera-t-il bientôt?

BELLEGARDE.

Sire, on est allé lui apprendre le malheur...

HENRI III.

Il sera bientôt votre maître... Je vous ordonne de le servir avec zèle et fidélité.

PORTAIL.

Le couteau n'a fait que glisser sur les intestins. Dans dix jours Votre Majesté pourra monter à cheval (83).

D'ÉPERNON, à Portail.

Ah! Monsieur, si vous sauvez le roi, quelle reconnaissance...!

HENRI III.

Je souffre horriblement.

BELLEGARDE, à part au chirurgien.

Le scélérat aura peut-être empoisonné son couteau (84).

PORTAIL, à part, à Bellegarde.

Dieu, que dites-vous!

HENRI III.

Je me sens très-mal... Qu'on aille chercher M. de Boulogne.

(Laguesle sort).

SCÈNE XLIX.

LES MÊMES PERSONNAGES, M. DE BOULOGNE, CHAPELAIN DU CABINET (85).

HENRI III, à M. de Boulogne.

Venez, Monsieur, venez. Aidez-moi à mourir chrétiennement.

BOULOGNE.

Sire, que Votre Majesté ne perde pas tout espoir;

qu'elle ait confiance en celui qui est maître de la vie et de la mort.

HENRI III.

Je me sens mourir... Tout est fini pour moi... mais je ne crains rien... (86) Dieu me pardonnera mes fautes.

BOULOGNE.

(Il fait signe aux personnes présentes de s'éloigner un peu).

(A voix basse).

Votre Majesté désire sans doute, quoique inutilement peut-être, de se préparer à comparaître devant Dieu.

HENRI III.

Oui.

BOULOGNE.

J'écoute votre majesté.

(Le roi se confesse assez longuement (87).

Permettez-moi, sire, avant de vous donner l'absolution, de vous rappeler qu'il y a contre vous une excommunication dont vous ne pouvez vous laver qu'en satisfaisant à tout ce que l'Église exige (88).

HENRI III.

Je suis le premier fils de l'Église catholique, apostolique et romaine, et je veux mourir tel. Je promets devant Dieu et devant tous, que mon désir

n'est autre que de contenter sa sainteté en tout ce qu'elle peut désirer de moi (89).

BOULOGNE.

Sire, ma conscience est satisfaite. (Il prononce les paroles sacramentelles.) Dieu ne vous abandonnera pas. (Il sort).

SCÈNE L ET DERNIÈRE.

LES MÊMES PERSONNAGES, HENRI DE BOURBON, ROSNY.

HENRI DE BOURBON. Il arrive tout en larmes (90), se jette à genoux devant le roi, et dit avec un accent douloureux.

Mon frère, j'ai le cœur brisé du crime que l'on vient de commettre...

HENRI III, se courbant sur la tête de Henri de Bourbon.

Je vous déclare mon successeur légitime, et j'ordonne à tous mes sujets de vous obéir comme à leur roi (91).

ROSNY.

Nous le jurons.

TOUS LES PERSONNAGES, excepté les deux rois.

Nous le jurons tous.

HENRI III, à Henri de Bourbon.

Si vous voulez régner tranquillement, il faut ren-

trer dans l'Église et professer la religion de tous les rois très-chrétiens, mes prédécesseurs (92).

HENRI DE BOURBON.

Mon frère, Dieu me fera sans doute la grace de m'éclairer. Mais espérons que la France ne vous perdra pas encore.

HENRI III.

Je pardonne à mes ennemis... à mon assassin (93).

(M. de Boulogne entre et communie le roi).

Tous les personnages sont à genoux. Henri III commence le *Miserere* à voix basse, et puis un peu plus haut :

Redde mihi lætitiam salutaris tui... (94).

(La voix lui manque ; il fait deux fois le signe de la croix (95). Henri de Bourbon se lève et s'approche précipitamment du lit).

HENRI IV, avec émotion.

Le roi est mort (96).

TOUS LES PERSONNAGES.

Vive le roi !

NOTES.

(1) « Henri fut sacré à Rheims, le 13 février, par le car-
« dinal de Guise ; mais la cérémonie se fit avec si peu d'ordre,
« qu'on oublia de chanter le *Te Deum*. Quand on lui mit la
« couronne sur la tête, il dit assez haut qu'elle le blessait, et
« elle lui roula deux fois de la tête, comme si elle eût voulu
« tomber. *Histoire universelle*, traduite de l'Anglais, t. 76,
« p. 500. — Mais entre autres défaux de son sacre, on dit
« que la saincte huille, qui est en la miraculeuse empoulle,
« lui defaillit par un nouveau présage, combien qu'elle soit
« plus qu'à moitié plaine, maintenant comme auparavant. »
*Voyez les Mœurs et comportemens de Henry de Valois, re-
présentez au vray, depuis sa naissance.* Paris, 1589.

(2) « Le roi avait la bassesse d'écrire au duc de Mayenne,
« déja chef de la ligue, pour le prier d'oublier l'assassinat
« de son frère. Il lui faisait parler par le nonce du Pape ; et
« Mayenne répondait au Nonce : *je ne pardonnerai jamais
« à ce misérable*. Les lettres qui rendent compte de cette
« négociation sont encore aujourd'hui à Rome. » *Essai sur
les mœurs et l'esprit des nations*, chap. 173. — *Histoire de
la vie du duc d'Épernon*, t. I, p. 248 et 249.

(3) Voyez Bayle, art. Henri de Guise.

(4) Histoire de la Ligue, par le père Maimbourg, liv. III,
p. 349, édit. in-4°. Paris, 1683.

(5) Ce fut Diane d'Angoulême, fille naturelle de Henri II, qui ménagea la réconciliation des deux rois.

(6) « Lincestre n'était encore que simple bachelier en « théologie, que déja il s'était fait un nom par la violence « de ses déclamations en chaire. *Il ne prêchait*, dit le journal « de Henri III, *que le sang et le meurtre*. On allait, ajoute- « t-il, à ses sermons pour entendre le *Démoniaque*. C'était « un des théologiens que la duchesse de Montpensier sou- « doyait pour ameuter les peuples contre Henri III. » *Histoire de la Sorbonne*, par l'abbé Duvernet, t. I, p. 235.

(7) Dans cette bulle, fulminée au commencement du mois de septembre 1585, le Pape appelle le prince de Condé et le roi de Navarre, *Génération bâtarde et détestable de la maison de Bourbon*. Essai sur les Mœurs, chap. 173.

(8) Il y a ici d'honorables exceptions, et Pie VII, par exemple, ne sera jamais confondu avec les Papes dont parle Mayenne.

(9) Les ligueurs donnaient le nom d'*Hérode* à Henri III.

(10) Comme le cardinal Charles de Lorraine *avait fait goûter au duc Henri de Guise la confession d'Augsbourg*, *et que celui-ci n'était pas éloigné de la suivre*, *s'il avait pu le faire sans préjudicier à ses intérêts*, je me suis cru en droit de supposer que M. de Mayenne adopterait au besoin le mahométisme. D'ailleurs je prouverai ci-après, par une brochure de l'époque, qu'on le croyait capable de cette apostasie. *Mémoires de Sully*, t. I, p. 144, Londres, 1778.

(11) Histoire de la Ligue, par le P. Maimbourg, liv. III, p. 332.

(12) Le même, liv. III, p. 350.

(13) La duchesse de Montpensier portait le deuil pour émouvoir le peuple et nourrir son indignation contre Henri de Valois. *Voyez tous les historiens.*

(14) « Et la chose alla si avant, que ce détestable esprit de « révolte que les directeurs des consciences, les confesseurs, « les prédicateurs, et les docteurs devaient combattre de « toute leur force comme étant tout contraire à l'évangile « qui n'enseigne qu'obéissance et soumission aux puissances « légitimes, était non-seulement inspiré aux peuples dans les « conférences particulières, dans les confessions et dans les « prédications, mais aussi en quelque manière autorisé par « la Sorbonne. » *Histoire de la Ligue*, par le père Maimbourg, liv. II, p. 211. — *Le Journal de Henri III et la Chronologie novennaire de Cayet.*

(15) « Les prêtres refusent l'absolution aux pénitens qui « le reconnaissent (Henri III) pour roi. » *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, chap. 173. — « Enfin cette « aveugle fureur alla si loin, que les curés et les confesseurs « de la faction des seize, abusant sacrilégement du pouvoir « que leur sacré ministère leur donne de lier et de délier, re- « fusaient l'absolution à ceux qui leur avouaient en confes- « sion qu'ils ne pouvaient se résoudre à ne plus reconnaître « Henri III pour roi. » *Le P. Maimbourg*, liv. III, p. 301.

(16) Cette phrase ridicule est d'un sermonneur du temps. *Histoire de la Sorbonne*, par l'abbé Duvernet, t. II, chap. 28, p. 7.

(17) Le même ouvrage, t. II, p. 3. — Histoire du parlement de Paris, par Voltaire, chap. 31.

(18) David, mauvais avocat et fougueux ligueur, prétendait que Henri III était usurpateur parce que Hugues Capet, disait-il, avait usurpé la couronne sur un descendant de Charlemagne. Voyez quelques extraits de l'écrit de David dans l'Histoire de la ligue, par le père Maimbourg, p. 32, et dans l'Histoire de France, par Anquetil, t. V, p. 322, Paris, 1819.

(19) Histoire de la Sorbonne, t. II, p. 3; Histoire du Parlement de Paris, chap. 31; Histoire de la Ligue, liv. III, p. 301.

(20) On le surnommait le *Capitaine* Clément, à cause de sa fureur connue contre Henri III.

(21) Historique. Voyez les portraits des rois de France, par Mercier, t. III, p. 311, et l'Histoire de France, par Anquetil, t. V, p. 471.

(22) Voyez la note XVIII.

(23) Histoire de France, par Anquetil, t. V, p. 471.

(24) Le P. Maimbourg, liv. III, p. 349.

(25) « Henri III, alors duc d'Anjou, courut risque d'être « tué (au siége de la Rochelle) d'une balle de mousquet, « si un gentilhomme nommé *de Vigne*, n'avait aperçu celui « qui le visait; il poussa le duc à côté, et reçut lui-même le « coup dans son sein généreux. » *Histoire universelle*, t. 76, p. 487, et le P. Daniel.

(26) Voyez tous les historiens.

(27) Phrase d'un sermonneur de l'époque. *Le P. Maimbourg*, liv. III, p. 305.

(28) Le même, liv. III, p. 266.

(29) Le même, liv. III, p. 301.

(30) Le même, liv. III, p. 351.

(31) Tous les historiens.

(32) Tous les historiens. *Populus hujus regni solutus est et liberatus à sacramento fidelitatis*, etc.

(33) Voyez la note XIV.

(34) Le P. Maimbourg, liv. III, p. 319.

(35) Historique.

(36) Historique.

(37) Historique.

(38) Historique.

(39) Le P. Maimbourg, liv. III, p. 348.

(40) La duchesse de Montpensier a répondu : *le feu est pour des sodomites tels que lui.* Histoire du parlement de Paris, chap. 31.

(41) Le Pape avait excommunié le roi pour la mort du cardinal de Guise.

(42) Historique. Le P. Maimbourg, liv. III, p. 287.

(43) C'est à peu près le mot de Henri IV. Voyez la scène XX de ce drame.

(44) « Le roi (dans les conditions qu'on lui imposait) devait

« se déclarer plus ouvertement pour la Ligue, faire publier « le concile de Trente, établir l'inquisition dans les principales villes de France, consentir qu'on ne donnerait la vie « à aucun prisonnier hérétique, à moins qu'il n'abjurât sa re« ligion, éloigner tous ses amis, qui seraient remplacés par « des personnes en qui la Ligue pût se confier. Les autres ar« ticles étaient dans le même goût, ou pires encore. » *Histoire universelle*, t. LXXVI, p. 543.

(45) « Ces États-Généraux, dit Mercier, animés de l'esprit « de la Ligue, qui, dans plusieurs points, se rapprochaient « infiniment de l'esprit républicain, proposèrent, dès la se« conde séance, que toutes leurs résolutions fussent des lois « inviolables, et qu'on eût à se passer désormais de l'appro« bation royale, comme d'un pouvoir superflu : tant l'audace « de Guise semblait avoir passé dans tous les cœurs ! » *Portraits des rois de France*, t. III, p. 305.

(46) Voyez le même ouvrage, t. III, p. 307.

(47) « Henri III fut si charmé de la réception qu'on lui fit « à Venise lorsqu'il revint de Pologne, qu'il appela toujours « depuis, les neuf jours qu'il y passa, *les jours enchantés.* » *Histoire universelle*, t. LXXVI, p. 497.

(48) Sully avait fait aussi à cette époque le sacrifice d'une partie de sa fortune pour aider Henri IV. *Voyez ses mémoires*, t. I, p. 142.

(49) Le même ouvrage, t. I, p. 234.

(50) *Histoire universelle*, t. 76, p. 566.

(51) Historique, mot pour mot. *Portraits des rois de France*, par Mercier, t. III, p. 314.

(52) Voyez un libelle du temps, intitulé : *Les mœurs, humeurs et comportemens de Henry de Valois, représentez au vray, depuis sa naissance*, p. 47, 51, 53, 55 et 58 ; Paris, 1589.

(53) Historique, mot pour mot.

(54) *Voyez les portraits des rois de France*, par Mercier, t. III, p. 278 et 286. — « Nonobstant toutes les affaires de « la guerre et de la rébellion que le roi avait sur les bras, « il allait ordinairement en coche avec la reine son épouse, « par les rues et maisons de Paris, prendre les petits chiens « qui leur plaisaient, allaient aussi par tous les monastères « des femmes, aux environs de Paris, faire pareilles quêtes « de petits chiens, au grand regret des dames qui les avaient... » *Journal de Henri III.*

(55) *Voyez les Mémoires de Sully*, t. I, p. 140 et 199.

(56) « ... Il y en eut qui, par un abominable mélange du « parricide, du sacrilége, et des enchantemens de la magie, « mettaient des images de cire à la ressemblance du roi sur « les autels, et les piquaient en divers endroits, en prononçant certaines paroles diaboliques à chacune des quarante « messes qu'ils faisaient dire en plusieurs églises, pour donner plus de force à leur charme, et à la quarantième ils « les perçaient à l'endroit du cœur comme pour lui donner « le coup de la mort. » *Le Père Maimbourg*, liv. III, p. 311.

(57) C'est une brochure du temps intitulée : *Harangue d'un bon citoyen à la Sorbonne*, qui m'a donné l'idée d'écrire ce morceau.

(58) *Histoire de la Sorbonne*, par l'abbé Duvernet, t. I, p. 232.

(59) Le même ouvrage, t. II, p. 12.

(60) Le même ouvrage, t. II, p. 12.

(61) Le même ouvrage, t. II, p. 13.

(62) On lit la phrase suivante dans un écrit du temps : *Que le grand Turc mette la couronne sur la tête du duc de Mayenne ; il prendra le turban dès le lendemain, le fera porter à tous ceux de la Ligue, et au lieu d'Évangile, les fera croire à l'Alcoran.* Voyez cet écrit dans l'*Histoire de la Sorbonne*, ci-dessus citée, t. II, p. 9 et suivantes.

(63) Les prédicateurs disaient que le prince de Condé était mort parce que le pape Sixte-Quint l'avait excommunié.

(64) Voyez la note 40.

(65) Historique. *Voyez les notes de l'Histoire universelle*, t. 76, p. 638.

(66) Historique, mot à mot. *Le même ouvrage*, t. 76, p. 638.

(67) C'est aussi ce que M. de Mayenne a fait.

(68) Cette présentation est un fait historique.

(69) *Voyez l'Histoire de la Sorbonne*, t. II, p. 23.

(70) *Histoire de France*, par Anquetil, t. V, p. 488.

(71) Historique. *Voyez l'Histoire de la Sorbonne*, ci-dessus citée, t. II, p. 22.

(72) On lit dans la déposition de messire de Laguesle, conseiller du roi en son conseil d'état et procureur-général, que c'est sur la route de Vanvre à Saint-Cloud qu'il a rencontré Clément. Ce fanatique était sorti de Paris par la porte Saint-Jacques, disant qu'il allait à Orléans; mais j'ai cru pouvoir m'écarter ici de l'exacte vérité, parce que le fait est très-indifférent en lui-même, et qu'aucun historien n'en parle. Voyez la déposition de M. de Laguesle, dans un ouvrage intitulé : *Curiosités historiques, ou recueil de pièces utiles à l'Histoire de France, et qui n'ont jamais paru;* Amsterdam, 1759.

(73) Déposition de M. de Laguesle, dans l'ouvrage ci-dessus cité.

(74) La même déposition.

(75) *Histoire universelle*, t. 76, p. 637.

(76) Réponse de Jacques Clément, mot pour mot. *Le même ouvrage*, t. 76, p. 637.

(77) Historique.

(78) Historique.

(79) Historique. Voyez les notes du cinquième chant de *la Henriade*, et *l'Histoire de la Sorbonne*, t. II, p. 24.

(80) Mot pour mot. *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, chap. 173.

(81) Historique. Voyez la déposition de messire Roger de

Bellegarde, seigneur dudit lieu, baron de Termes, premier gentilhomme de la Chambre, et grand-écuyer de France. *Dans le recueil cité*, à la note LXXII.

(82) Voyez dans le même recueil la déposition de François Daupon, gentilhomme ordinaire du roi.

(83) C'était l'opinion des chirurgiens. *Le Père Maimbourg*, liv. III, p. 354.

(84) Le même ouvrage, liv. III, p. 354.

(85) Le même ouvrage, liv. III, p. 355.

(86) Henri III mourut avec beaucoup de calme et de résignation.

(87) Le roi se confessa trois fois.

(88) *Le Père Maimbourg*, liv. III, p. 355.

(89) Réponse du roi, mot pour mot.

(90) Historique.

(91) Historique.

(92) Historique.

(93) *Le Père Maimbourg*, liv. III, p. 356.

(94) Le même, liv. III, p. 356.

(95) Le même, liv. III, p. 356.

(96) « Au moment d'une mort si tragique, la piété effaça « le souvenir de ses défauts. On ne se souvint plus que de « ses vertus. Sa bonté surtout, son affabilité, cette douceur « qui ouvrait si aisément son ame aux épanchemens de la « confiance et de l'amitié, sa bienfaisance naturelle, et ses « autres qualités estimables le firent regretter sincèrement. « Henri eut la consolation de voir couler pour lui des « larmes véritables. Il expira le 2 août, âgé de trente-huit « ans, entre les bras de ses serviteurs, persuadé par leurs « regrets que ses fautes ne lui avaient pas enlevé tous les « cœurs. » *Anquetil*, *Histoire de France*, t. V, p. 490.

FIN DES NOTES.

ERRATA.

Page 46, ligne 20, au lieu de *régicide*, lisez rébellion.

Page 76, ligne 4, au lieu de *tous nos prédicateurs*, lisez : presque tous nos prédicateurs.

IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
RUE JACOB, N° 24.